Lignes de crêtes

n°10 Face aux images

ISSN 1969-2137
Janvier-Février-Mars 2011
8 €

Métier
Église et Foi
Société
Et ailleurs ?
Vie culturelle
Vie de l'association

Chrétiens dans l'Enseignement Public

Lignes de crêtes

est la revue de *Chrétiens dans l'Enseignement Public*, résultat de la fusion des Équipes Enseignantes et de la Paroisse Universitaire.

Elle s'adresse à ceux qui se sentent concernés par l'école et les questions d'éducation, qui ont le souci de nourrir leur foi pour faire vivre leurs engagements et éclairer leur regard sur le monde.

Abonnement à *Lignes de crêtes*

normal (non-cotisants)	35 €
réduit (cotisants, aumôniers)	25 €
soutien	à partir de 36 €
étranger	40 €

Cotisation à *Chrétiens dans l'Enseignement Public*

Cotisation minimale annuelle de 30 €

Cependant, nous vous proposons de déterminer le montant de votre cotisation en fonction de vos possibilités. Vous trouverez ci-dessous un tableau donnant des indications de montant.

traitement mensuel	cotisation
1000-1400 €	70 €
1400-2000 €	110 €
+ de 2000 €	150 € ou plus

Merci de libeller votre chèque à l'ordre de *Chrétiens dans l'Enseignement Public* et de l'envoyer à :

Chrétiens dans l'Enseignement Public
170 boulevard du Montparnasse
75014 Paris - tél : 01 43 35 28 50

Dans les prochains numéros

- Violences, alliances
- Temporalité
- Discerner

Composition de la couverture : Suzanne Cahen

Sommaire

Éditorial (Mireille Nicault) ..... p 3
Images et politique (Dominique Thibaudeau)..... p 4

Métier

Option cinéma (B. L.) ..... p 5
Droit et images (B. L.) ..... p 8
En salle des maîtres (Chantal) ..... p 8
Histoire des arts au collège (Christine Antoine) ..... p 9
Livret de compétences (M. N.) ..... p 9
Les adolescents et leur image (Cathy Réalini) ..... p 10
L'image pour les enfants (Chantal Guilbaud) ..... p 12

Église et Foi

Des chrétiens et des images (François Bœspflug) .. p 13
Prière sur un carnet d'adresses (Yves Bernin) ..... p 17
Débat autour du culte des images en Église (Daniel Moulinet) ..... p 18
Des images qui parlent (Chantal Guilbaud) ..... p 20

Société

L'image publicitaire... (François Vaillant) ..... p 21
Une photo et son histoire (Catherine Réalini) ..... p 23
Paroles de dessinateur (Georges Million) ..... p 24
Le temps des images (Alain Gobenceaux) ..... p 26
Internet, laboratoire... (Isabelle Tellier) ..... p 28
Le phénomène manga... (Aurélien Pigeat) ..... p 30
Propos de Piem (Mireille Nicault) ..... p 32
Le Miroir et l'Amour (Paul Baudiquey) ..... p 34

Et ailleurs ?

L'image... en Slovénie (Darja Mazi-Leskovar) ..... p 35
Les banlieues rêvent leurs histoires (Magali Bergès) p 36
Amérindiens (Sophie Gergaud) ..... p 37
Livre : Mgr Oscar Romero : Histoire d'un peuple ..... p 38
Mea Culpa (Louis Touvier) ..... p 38
La photographie, outil essentiel à la liberté d'expression (Thomas Saunier) ..... p 39

Vie culturelle

Livres, cinéma, expositions et musique ..... p 40
Livres pour enfants ..... p 45

Vie de l'association

Solidarités - AG 2-3 avril à Angers ..... p 46
Soutenir les chrétiens d'Orient (Bureau CdEP) ..... p 47
Le CCFD-Terre Solidaire fête ses 50 ans ..... p 48
Sessions d'été ..... p 49

Iconographie

Tête de Wissembourg (François Bœspflug) ..... p 50

Site de CdEP : www.cdep-asso.org/

Directeur de publication : Anne-Marie Marty - Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse n° 0212 G 81752 du 11 février 2010
Imprimerie Chauveau-Indica, 2 rue 19 Mars 1962 - 28630 Le COUDRAY. Bureaux : 24/26 rue de l'Industrie 92400 Courbevoie

Éditorial

Arrêt sur image" : sans parodier cette ancienne émission télévisée que nous trouvions si instructive, ce dossier sera consacré uniquement au support-image. Il ne cherchera pas à aborder la question du regard ou à traiter de l'image de l'enseignant. Il espère cependant pouvoir enrichir la pratique pédagogique.

Image et écrit : au fil des ans on entend, regret ou simple constat : *"Pour mes élèves, ce qui n'a pas d'image n'existe pas"*. Ou : "Ils écrivent beaucoup, mais avant tout sur des choses qu'ils ont vues". Des choix pédagogiques s'affirment clairement : *"Mettre de la chair autour des savoirs. Partir du concret, aller vers l'abstrait"*. L'image, un outil permettant de toucher plus d'élèves dans un enseignement académique ? S'accrocher au visible pour mieux comprendre est certes profondément humain : chacun n'a-t-il pas un Saint Thomas au fond de lui-même ?

Inversement, la phrase *"J'ai tout compris, pas besoin de me faire un dessin"* implique l'impatience de notre siècle, mais pourquoi pas un certain dédain : la compréhension doit être automatique, le dessin n'étant plus que l'accessoire pour celui manquant de capacités...

Lorsque l'on relève : *"Autrefois les cathédrales étaient un grand livre d'images"*, ne pense-t-on pas à la seule population qui n'avait pas l'avantage de savoir lire ? L'expression "livre d'images" n'est-elle pas associée à l'idée d'enfance opposée à celle de maturité ? Le dessin appartiendrait alors à l'illustratif, égayant, aérant, mais plus futile ou léger que le texte possédant consistance et profondeur. Cette hiérarchie pourrait recouper des clivages sociaux.

Cependant on dit désormais "Un bon dessin vaut mieux qu'un long discours" face aux discours-fleuves d'hommes politiques d'un autre temps. Notre rythme de vie rapide nous fait rendre grâce de trouver des icônes servant de raccourcis sur nos écrans d'ordinateurs.

Les livres pour enfants sont devenus des albums au statut parfois d'œuvres d'art, où écrit et image peuvent évoquer dans un parfait équilibre problèmes de vie ou même questions métaphysiques.

Le développement des recherches cognitives a mis en valeur l'utilité du visuel ainsi que de l'auditif pour l'apprentissage et la compréhension. Nos cultures sont complexes et hétérogènes, notre cerveau également. "Ne pas séparer les savoirs éclectiques" est jugé important pour mieux appréhender la réalité.

La lecture de l'image, désormais reconnue comme compétence nécessaire à la lecture du monde, était inscrite aux programmes de 1985 bien avant la multiplicité des écrans. A-t-elle pour autant été intégrée à toutes les pratiques pédagogiques ?

Face aux photos, bandes dessinées, dessins de presse, publicités..., nous vivons un rapport ambivalent de crainte et fascination : l'image a désormais sa place dans la culture commune. Quelle qu'en soit l'utilisation, il s'agit pour chacun de faire les bons choix : relais d'information ou métaphore, cette image peut être tyrannique par le mimétisme, l'identification qu'elle déclenche, par l'impérialisme de certains modèles culturels et économiques.

Dans ce numéro, les auteurs s'intéressent particulièrement à la prolifération des images, grâce aux nouvelles technologies. La capacité de chacun à désormais y avoir accès dans la solitude de son domaine privé en fait un enjeu pédagogique fondamental. Des actions sont heureusement organisées dans les établissements scolaires pour sensibiliser et former les élèves.

Pour conclure, une remarque de Jean Delumeau dans son livre *À la recherche du paradis* : le discours "visuel et extériorisant" sur le paradis *"a fini par s'user et, malgré ses merveilleuses couleurs s'est trouvé de plus en plus en porte-à-faux dans une civilisation emportée par des transformations formidables et inédites"*. Le second discours "sans images et empreint de recueillement" [...] *"apparemment, résiste mieux parce qu'il préserve davantage l'immense et indicible mystère de l'au-delà"*.

Toute image, comme l'écrit d'ailleurs, s'inscrit dans la contingence et peut ainsi y perdre sens. Aussi banal que cela paraisse, sa force vient du facteur humain qu'elle révèle, par son aspect universel et son mystère.

Mireille Nicault
27 février 2011

Images et politique

Créer une image, c'est représenter une réalité. Chaque pays offre ainsi une image de sa propre réalité et on comprend que tout gouvernement cherche à donner une image positive de son action et du pays. À chacun de décrypter ! On sait combien les enjeux de pouvoir peuvent contribuer à agir sur cette image, depuis toutes les recettes de la communication jusqu'à la mainmise totale sur les outils médiatiques en passant par la manipulation, la censure, utilisées à certaines périodes par des États pourtant réputés démocratiques (pendant la guerre d'Algérie par ex.), le refus de communiquer ou la pratique du journalisme "embarqué" (lors de l'intervention américaine en Irak).

Les récents événements en Tunisie et en Égypte nous rappellent comment les dictatures et régimes autoritaires confisquent les médias. Cette emprise sur le système d'information est d'autant plus radicale qu'elle s'accompagne très souvent d'une confiscation du pouvoir politique et du verrouillage de la vie publique.

Mais les nouvelles technologies de la communication ont changé la donne. On a assisté à l'utilisation de supports de communication à priori privés (le téléphone portable et Internet) à des fins d'intervention dans la sphère publique sans que l'on puisse souvent tracer une frontière précise entre l'échange entre personnes privées, la diffusion d'informations dans un cercle élargi ou un témoignage adressé au monde. Ce qui a rendu opérants ces outils c'est leur capacité à relayer l'information, à illustrer (qu'on pense à ces vidéos prises sur le vif !) en un temps extrêmement court et à parcourir le monde. L'impact est d'autant plus impressionnant que le taux de possession des outils internet dans ces pays reste inférieur à 1/3 de la population et concerne avant tout les citadins et les classes moyennes.

Le pouvoir a bien cherché à contrer ces outils : arrestation de bloggeurs, fermeture des réseaux, contrôle d'entreprises liées à Internet, coupure des lignes. Cependant, cela n'aura pas suffi ; pour la "petite histoire", on retiendra que M. Ben Ali était ingénieur informaticien et a été chassé grâce aux techniques de l'information qu'il détournait aux fins de fichage.

Mais, ce rôle des nouveaux outils n'a été possible techniquement que parce que ces pays comportent une jeunesse souvent d'un niveau élevé de formation, qui trouve des espaces de liberté dans les réseaux sociaux et maîtrise les moyens de détourner les filtres ou les censures.

Certains pouvoirs ont pris en compte la nouvelle donne ; on l'a vu avec les coupures de communication en Égypte aux premiers jours et les tentatives pour discréditer la presse étrangère ou le contrôle resserré sur la toile en Syrie. On sait aussi la chape de plomb qui pèse sur les internautes chinois. Il faut enfin rappeler le pouvoir de ceux qui fournissent aux gouvernements les outils de contrôle du web et la mainmise américaine sur l'Internet mondial. Mais, il transparaît néanmoins de ces événements que les pouvoirs autoritaires ont beaucoup de mal à suivre ces réactions dispersées et réajustées en un temps extrêmement court ; il y a là signe que des grains de sable peuvent enrayer les plus belles machines totalitaires... Et que les hommes sont capables de résister et d'inventer, dès lors qu'il s'agit de défendre leurs droits et leur dignité.

Dominique Thibaudeau
17 février 2011

Cette partie "Métier" ouvre des pistes de réflexion sur l'image à l'école : à partir de l'option "cinéma" en lycée, d'une visite au Musée de l'illustration pour la jeunesse, d'extraits du livret de compétences et d'une expérience sur l'histoire des arts en collège, et de propos d'adolescents en lycée.

Option cinéma
Ombres et lumières

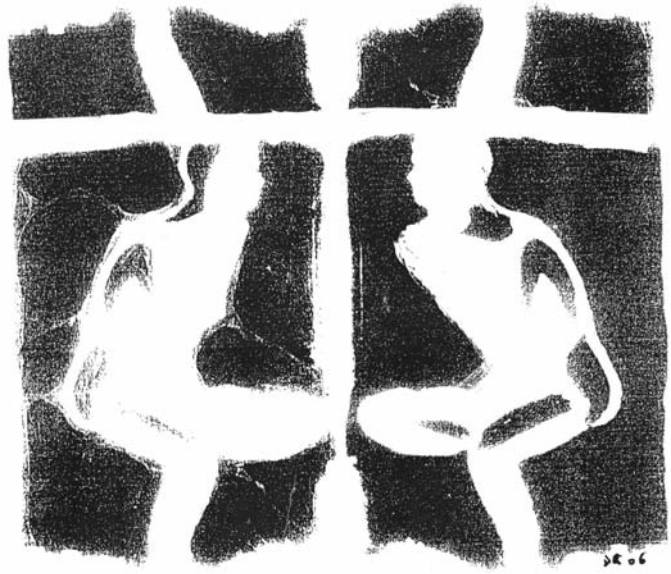
Le lycée A. et J. R. d'A. doit son nom aux deux options fondamentales qui en font la spécificité : cinéma audio-visuel et arts plastiques, en hommage au peintre (le père) et au cinéaste (le fils). Relativement récent, puisque fondé en 1987 dans les bâtiments d'un collège transféré juste à côté qui constituaient l'annexe de l'internat du lycée David d'A., il forme avec ce collège une cité scolaire. Son secteur de recrutement est plutôt privilégié, en périphérie de centre ville. J'évoquerai surtout ici la section cinéma-audio-visuel. Celle-ci possède un équipement important, des caméras aux salles de montage. La salle de conférence de l'établissement a tout d'une salle de projection (les fauteuils en moins !). Deux enseignants sont en charge de cette section à plein temps pour l'une, à trois quarts de temps pour l'autre. La section comporte sur les trois niveaux, 2ES, 1ES, Terminales, environ 70 élèves répartis en deux catégories pour les Premières et Terminales : option lourde (ciné +), évidemment plus essentielle en L qu'en S, et option facultative.

Les élèves sont recrutés sur dossier (fin de troisième) et sur un entretien qui permet de connaître leur motivation. Pour le lycée c'est un atout non négligeable de recevoir des élèves hors secteur, de grande qualité parfois, mais pas toujours. Ou plutôt c'était, car aujourd'hui, avec la nouvelle réforme des classes de Seconde, le recrutement ne se fait plus que sur le secteur de deux établissements d'A., le nôtre et B., comme si l'option était désormais fermée pour tout élève d'un autre secteur. Cette nouvelle règle de recrutement suscita, au cours d'une réunion d'information, l'an dernier, une énorme déception auprès des parents des futurs postulants venus parfois de loin, et pour le proviseur et les enseignants une grande gêne, puisqu'ils ne connurent l'information qu'après avoir lancé l'invitation.

Quoi qu'il en soit, cette option reste le résultat d'une sélection qui ne va pas sans poser quelques questions, qu'il convient toutefois de relativiser. On a d'abord envisagé une classe de Secondes composée au départ seulement d'élèves ayant choisi cette option. Peu à peu on s'aperçut, à mesure que grandissaient la réputation du lycée et surtout une meilleure connaissance et publicité de l'option, que les résultats de cette classe étaient nettement supérieurs à ceux des autres classes de Seconde, au point que certains collègues se sentirent bientôt gênés d'un tel élitisme peu en accord avec les convictions de la plus grande partie du personnel enseignant. On décida donc, il y a quelques années - trois ou quatre ans à peine - de répartir ces élèves sur un ensemble de Secondes à raison de cinq à sept par classe et plus globalement de mêler ainsi toutes les options des Secondes... malgré quelques complications pour les emplois du temps que les logiciels arrivent maintenant à résoudre. Au problème soulevé par l'élitisme succèdent la question de l'hétérogénéité que présente la différence des niveaux au sein d'une même classe, et celle de la gestion des groupes, pas forcément "rivaux" ou "hostiles", mais néanmoins bien distincts par leurs motivations, leurs intérêts et parfois leurs notes. Comment parfaire la cohérence et l'unité du groupe que constitue la classe, si essentielles pour l'apprentissage de la vie commune et la progression de chacun ? Comment gérer les écarts de compréhension parfois énormes entre des élèves du même âge et répondre à toutes les attentes, des brillants ou des bons comme des faibles plus discrets, sur celles-ci, ou moins à même de les formuler clairement ? La réflexion doit être nuancée aussi : certains élèves de l'option tirent la classe vers le haut et constituent cette locomotive si utile à l'enseignant pour lui donner l'impulsion nécessaire à son bon fonctionnement. Mais on

note aussi que la disparité entraîne parfois un peu de mépris, et finalement une forme d'indifférence qui fait que parmi les meilleurs de l'option, certains s'investissent peu pour les autres, se contentant de gérer leurs bonnes performances dans toutes les disciplines sans rien apporter à leurs condisciples en termes d'aide ou de participation active aux cours. Enfin il ne faut pas s'imaginer que tous les élèves de l'option sont de brillants sujets, et la déception est parfois forte entre les promesses du livret, même assez satisfaisantes, ou de l'entretien et la réalité des bulletins de Seconde. Une des causes en est le gonflement des notes de certains collèges soucieux de fonder leur réputation sur le nombre d'élèves accédant au lycée, de sorte qu'il est finalement difficile d'être juste et totalement cohérent dans ce type de recrutement, même si les pratiques de ces établissements finissent par être connues par expérience. Finalement, que vaut réellement l'élève, d'autant que la réussite de l'entretien n'est pas forcément le gage d'une bonne scolarité qui ne sera confirmée qu'en classe de Seconde. Mais plus largement encore, c'est la motivation pour l'option qu'il est difficile de déceler. Il n'est désormais pas rare de voir des élèves moins motivés qui ont pourtant demandé à venir à Renoir pour y suivre l'option.

Car sur ce point se profile une autre interrogation : celle bien connue des options choisies pour assurer à l'enfant la meilleure scolarité possible à l'écart des établissements dits à problèmes ou discrédités. Le collège de la cité scolaire en sait quelque chose : nous y recrutons peu et sa réputation n'est pas bonne, ce qui ne veut évidemment pas dire que l'établissement est mauvais, loin de là ; or le lycée recrute plus largement et sur des communes généralement aisées. En outre, si la réputation de R. en termes de résultats n'a pas toujours été excellente, elle s'est améliorée et l'ensemble de la communauté scolaire, parents et professeurs, s'accordent pour dire qu'on y est bien, les élèves en premier. C'est assurément essentiel, mais cela ne fait pas tout, et notre proviseur me confia - alors que j'étais venu le rencontrer comme professeur principal d'une classe de Terminale L, option arts plastiques aux résultats catastrophiques au bac blanc - à quel point il avait été déçu par l'établissement où il s'imaginait trouver des jeunes pleins d'allant, bûcheurs, sérieux, désireux d'apprendre et d'approfondir, puisque toutes les conditions étaient réunies pour le faire. "Collège caviar", conclut-il : cela en ferait bondir plus d'un, notamment parmi les anciens professeurs, mais j'avoue partager cette opinion, d'autant plus que, quand on est à l'écoute des enseignants nouvellement nommés, c'est une impression qui revient, formulée autrement sans doute, mais bien réelle. Dans quelle mesure les options ne sont-elles pas aussi choisies (pas forcément principalement, j'entends bien) pour accéder à un certain confort ? Les rumeurs vont vite, plus ou moins fondées. Or cette mentalité de consommateur touche également les élèves de Ciné-Audio, au point qu'on voit l'option lourde décliner auprès des élèves de L, qui pourtant sont les premiers intéressés en termes de finalité d'études, même si S est parfois préférable pour certains débouchés postbac. Cette option lourde, comme celle des Arts Plastiques, nous a jusqu'alors permis d'assurer un bon recrutement en L, en qualité souvent, mais en quantité surtout : 750 élèves dont cinquante littéraires en Terminale.



Dans quelle mesure les options ne sont-elles pas aussi choisies pour accéder à un certain confort ?

En outre, ces options pourraient aussi stimuler davantage les élèves qui en restent souvent tributaires pour le choix des études postbac. Alors qu'ils pourraient tirer davantage profit de ces options en termes de formation générale, elles les obnubilent sur une seule formation presque déjà professionnelle. Les élèves manquent bien souvent d'ambition, se contentant de BTS liés à ces options, alors qu'ils pourraient aller en classes préparatoires ou au moins élargir leurs recherches à d'autres domaines de formation professionnelle. En somme, l'année de Terminale se réduit à une formalité pour le bac, les incitant peu à aller jusqu'au bout d'eux-mêmes et de leur travail. De plus en plus, face à ces classes de Terminales L, que je suis depuis longtemps, je reste un peu sur ma faim.

Peut-on trouver des explications à ce manque d'ambition, à ce consumérisme ? J'en vois deux peut-être, assez paradoxales d'ailleurs. En Terminale, l'option prend beaucoup du temps de travail. Les mois de janvier, février et mars sont des mois très chargés, des "périodes de bourre". Le tournage d'un film demande des heures et des heures de travail, de l'élaboration du scénario au tournage, dans des conditions parfois difficiles, puis au montage, à la réalisation de la bande son... en passant par la recherche et le choix des acteurs, presque tout cela en dehors des heures de cours, en sus du travail scolaire. Nos élèves participent également activement au Festival "Premiers Plans" (journal, conférences, séances de projection) en janvier. Toutes les classes de Seconde ayant des élèves de l'option y participent et font participer leurs condisciples à ce qui constitue un apport culturel important, et là encore un confort culturel dont ils ne sont pas toujours conscients. Ensuite, il apparaît clairement que pour les jeunes, réaliser un film est quelque chose qui leur est essentiel : ils s'y accomplissent, en un mot c'est le "chef d'œuvre de compagnon", et voir son scénario choisi est une reconnaissance autant qu'une notoriété. Bon nombre chercheront à placer leur réalisation sur Internet, sans être forcément conscients des difficultés suscitées par une bande son soumise à droits d'auteur. Il faut assister aux projections de fin d'année pour comprendre l'importance du phénomène : on s'affaire avant le début des cérémonies, on a invité frères et sœurs, amis, petit(e) ami(e), parents ; on s'est paré, bichonné pour ces demoiselles en robe de soirée, mis sur son trente-et-un pour ces messieurs, d'autant plus que cela se passe au "Quatre cents coups", cinéma d'art et d'essai de la ville. La cérémonie se déroule selon un rituel consacré. C'est Cannes à A.

Il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'une formation tout à fait exceptionnelle qui développe l'inventivité, les talents d'écriture (le scénario), la logique narrative et la clarté dans la transmission du message. À cet égard, la confrontation de l'imaginaire avec les possibilités limitées de la technique est une source incomparable de réflexion : le jeune prend conscience que ce qu'il imagine n'est pas forcément transmissible, qu'il faut également se frotter à la réalité des contraintes matérielles. Fini le sentiment de toute-puissance donnée par le virtuel via Internet. C'est un atout indéniable de formation aujourd'hui pour l'appréhension du monde contemporain et la compréhension de ses pièges, car l'élève prend ainsi conscience que l'artifice crée une vraisemblance qui n'est pas la réalité. Qui le dit mieux que ce gros plan final d'un film d'une de mes élèves mettant en scène des personnages s'activant sous la pluie à côté d'une vieille deux CV (je cite de mémoire) : peu à peu le plan s'élargit pour laisser voir le tuyau d'arrosage et tout le dispositif cinématographique, clin d'œil à Godard. Pour terminer, signalons qu'il s'agit d'un vrai travail d'équipe qui permet de discuter des choix, de se repartir des rôles (cadreur, directeur des comédiens, preneur de son, monteur...), de prendre des responsabilités au sein d'un collectif. Je dois reconnaître qu'au fil des années la qualité des films s'est accrue : moins de noirceurs (drogues, violence, sexualité) et plus d'humour, de légèreté fine et intelligente, de clins d'œil au cinéma, à la littérature. Néanmoins lorsque les élèves sont interrogés sur leur film, bien peu savent clairement exprimer leurs choix esthétiques, le sens qu'ils ont voulu y mettre... C'est dommage...

La confrontation de l'imaginaire avec les possibilités limitées de la technique est une source incomparable de réflexion

B. L.

Droit et images

Gros succès : l'extrait de *La controverse de Valladolid* (le plaidoyer de Las Casas) passé ce mardi, juste avant les vacances, a dû plaire aux Secondes. Ce vendredi, jour de sortie, ils me demandent tous si l'on regardera la cassette jusqu'au bout (Relativisons le succès : c'est le dernier jour, presque la dernière heure et l'envie de travailler doit leur faire défaut). Il faut bien leur dire que non, que nous ne visionnerons que l'extrême fin de la cassette, que nous ne pouvons pas en diffuser plus, car nous sommes soumis aux lois, aux fameux droits d'auteur. Vifs débats, contestations en tout genre. C'est drôle, mais même dans un établissement où l'on trouve une section audio-visuelle, cette législation est ignorée des élèves. Il faut réexpliquer que la classe est un espace public, non une sphère familiale ou privée, (même si une élève aurait voulu que nous fussions des amis pour décréter légale la projection entière du film), que le droit s'impose à nous et à eux, qu'il y va de notre responsabilité, que l'Éducation Nationale n'a pas acheté les droits, du moins sur cette cassette-là… Mais au fait, tous les professeurs respectent-ils cette loi ?

B. L.

Ce n'est pas l'image qui pose problème, mais son utilisation, son autorisation. Nombre d'élèves ignorent qu'il existe un droit à l'image, qu'il y a des personnes derrière l'image. Les mœurs n'ont pas changé mais l'image peut se trouver au cœur de la mauvaise foi et de la manipulation. J'en veux pour preuve cet épisode vécu par une collègue d'éducation physique qui surprit quelques élèves d'une classe, tous garçons, posant, comme des rugbymen pour un calendrier, dans le plus simple appareil de leur beauté, qu'on venait d'arracher aux poids et haltères. Là n'est pas le problème : qui n'a jamais vu de telles scènes dans les vestiaires ou combien les ont vécues sans pour autant tomber dans la perversité ? L'un d'eux immortalisait l'instant sur son portable. La collègue, plus soucieuse de la possible utilisation de l'image confisque le portable. (Le jeune aura beau protester, sait-il que rien n'est effacé vraiment sur un portable, qu'il faudrait que toute la puissance d'emmagasinement des pixels soit utilisée pour que réellement les traces s'effacent et qu'il faut bien des lustres pour cela, peut-être au-delà de sa propre vie ?). Or au moment de cette histoire nous étions en plein débat sur la réforme des lycées : mouvements, AG d'élèves ; aussi, profitant de l'occasion, voici qu'un élève, non impliqué d'ailleurs dans l'événement, propose une pétition contre la collègue et l'accuse de voyeurisme, de perversité. L'histoire s'est bien terminée, mais on perçoit ici toute la difficulté à gérer ce genre d'affaires liées à l'image et les pièges qu'elles renferment.

B. L.

En salle des maîtres

"- Tu as vu, Agnès est remplacée… elle a l'air sympa la nouvelle collègue !

- Je n'ai pas encore parlé avec elle, mais il paraît qu'elle a demandé des trucs à Stéphane.

- Bonjour, est-ce que quelqu'un pourrait me dire ce qu'il fait en éducation motrice, avec des petits ?

- Oui, bien sûr. Dans quelle école étais-tu avant de venir ici ?

- Je vous raconterai cela une autre fois, j'ai trop de boulot pour l'instant".

Quelques jours passent

"- Ça va ta classe ?

- Oui, oui et ça me plaît.

- Où étais-tu avant d'être dans notre école maternelle ?

- Ça va vous étonner… je viens du Pôle Emploi, avant j'étais secrétaire dans une entreprise".

Chantal

Histoire des arts au collège

La dernière année scolaire, quelques collègues de mon établissement ont mené avec deux classes de 3e une action expérimentale d'Histoire des arts, sur le thème de *Guernica*.

Le professeur d'histoire a travaillé sur la fin du Front populaire, la guerre civile espagnole (avec le relais du cours de langue) et la "marche" vers la Seconde Guerre mondiale. En parallèle, celui de lettres a invité les élèves à étudier des textes abordant la notion d'écrivain-artiste engagé, et amené les jeunes à créer des poèmes partisans à partir du thème de *Guernica*. Dans le même temps, le collègue d'Arts Plastiques a abordé les périodes du surréalisme et du cubisme ; après quoi, les deux groupes ont réalisé de manière collective une fresque-puzzle très réussie, inspirée de la toile de Picasso.

Les travaux ont donné lieu à une évaluation dans chacune des disciplines, puis les élèves ont présenté à l'oral un dossier de synthèse sur lequel un jury constitué de deux adultes - un professeur d'histoire et un de matière artistique ou littéraire, éventuellement extérieurs à l'expérience - leur a posé un certain nombre de questions. Lors de ces prestations, quelques-uns ont connu beaucoup de réussite et surpris leurs évaluateurs par la pertinence de leurs remarques et la qualité de leur intervention. D'autres, bien sûr, se sont montrés moins brillants. Pas de surprise, le plus souvent.

Cette année, l'épreuve, devenue obligatoire, se généralise donc à toutes les classes de 3e ainsi qu'à toutes les matières en principe et se met aussi en place au niveau 6e. Le thème retenu pour ce dernier a trait à "quelques images du héros antique", tandis que les 3e doivent s'intéresser au "portrait surréaliste". Le dispositif peine à démarrer, dévore énormément de temps en concertation, et soulève d'ores et déjà des réticences, même chez les participants de 2009-2010. Des questions, parmi tant d'autres, que je vous soumets telles quelles : d'où vient cette instruction et pourquoi tant de hâte dans l'application ? Tous les enseignants ont-ils vocation à enseigner l'histoire des arts ? Cette pratique ne peut-elle pas un jour "menacer" les collègues d'Arts plastiques ? À suivre...

Christine Antoine
Aube

Dans le **Livret de compétences** à enseigner au **Collège** (dernière version de mai 2010), j'ai cherché à sélectionner les lignes mentionnant l'image, ou me paraissant concerner ce support :

✓Dans la **Compétence n°4** : *La maîtrise des techniques usuelles de l'information et de la communication (B2i) :*

⇨ **Domaine 3** : créer, produire, traiter, exploiter des données :

- Traiter une image, un son, une vidéo
- Peut-on penser que la ligne "Différencier une situation simulée ou modélisée d'une situation réelle" concerne également l'image ?

✓Dans la **Compétence n° 5** : *La culture humaniste* :

⇨ **Avoir des connaissances et des repères relevant du temps :**

- Les grands traits de l'histoire (politique, sociale, économique, littéraire, artistique, culturelle) de la France et de l'Europe

⇨**... connaissances et repères relevant de la culture artistique :**

- Œuvres picturales, musicales, scéniques, architecturales ou cinématographiques du patrimoine.

⇨ **Situer dans le temps, l'espace, les civilisations :**

- [...] des œuvres littéraires ou artistiques, [...]
- Établir des liens entre les œuvres (littéraires, artistiques) pour mieux les comprendre

⇨ **Lire et pratiquer différents langages :**

- Lire et employer différents langages : textes – graphiques – cartes –images –musique
- Connaître et pratiquer diverses formes d'expression à visée artistique

⇨ **Faire preuve de sensibilité, d'esprit critique, de curiosité :**

- Être sensible aux enjeux esthétiques et humains d'une œuvre artistique
- Être capable de porter un regard critique sur un fait, un document, une œuvre
- Manifester sa curiosité pour l'actualité et pour les activités culturelles ou artistiques

✓Dans la **Compétence n° 6** : *Les compétences sociales et civiques*

⇨ **Connaître les principes et fondements de la vie civique et sociale :**

- Fonctionnement et rôle de différents médias

⇨ **Avoir un comportement responsable :**

- Respecter quelques notions juridiques de base.

M. N.
Indre-et-Loire

Les adolescents et leur image

Comme l'a expliqué Françoise Dolto dans *Le Complexe du homard* (Hatier, 1990), l'adolescence est cette période où, ayant quitté la "carapace protectrice" de l'enfant, mais sans avoir encore le "cuir" de l'adulte, le jeune est extrêmement fragile et vulnérable, tel un homard entre deux mues... À un moment où le corps se transforme, où le regard de l'autre, et surtout des "pairs" compte énormément, à notre époque où Internet, les portables et les réseaux sociaux véhiculent tant d'images et de photos, mes élèves de lycée se révèlent très sensibles à leur image. Les "marques", la coiffure, les accessoires, les couleurs et la mode "du groupe" sont autant de façons pour eux de s'agréger à une petite bande protectrice, de s'affirmer, de s'intégrer, d'être "comme les autres", et/ou de se différencier, de choquer, de provoquer... Ils vivent beaucoup dans et par le regard des autres.

Toutefois, à côté de tenues originales rares, ou de jeunes qui semblent n'accorder guère d'importance à leur image (encore plus rares), je trouve que la plupart des lycéens font preuve d'un grand conformisme, suivant à la fois les prescriptions de la société de consommation, des magazines de mode, et les codes vestimentaires de leur petite "bande". La créativité et l'originalité s'expriment davantage dans l'image virtuelle : à ma grande surprise, la page de présentation "Facebook" de certains adolescents (plus souvent des filles d'ailleurs) est extrêmement travaillée, très souvent actualisée, les photos de leur "profil" changent fréquemment, sont artistiques, originales... et tendent vers une "perfection", ou vers un "idéal" physique qui en dit long. Il est aussi amusant de connaître les pseudonymes ou de regarder les "avatars" que prennent certains jeunes sur des forums de discussion (souvent des personnages de mangas, ou des acteurs/actrices, héros...). Enfin, quand le jeune sait qu'il va aller "en soirée", l'image qu'il va donner de lui le préoccupe longtemps à l'avance (quelle tenue, quel "look" adopter ?), et les garçons ne sont pas moins inquiets que les filles à ce sujet : il faudra être "dans le vent", avec une touche d'originalité mais pas trop, toute la difficulté étant de se faire remarquer sans trop se singulariser, ce qui risquerait d'engendrer "vannes", moqueries, voire exclusion. Les railleries publiques et le harcèlement via Internet de toute une classe contre un "vilain petit canard" ont parfois des conséquences terribles (phobie scolaire, voire suicide).

Afficher un look non conformiste est une marque de confiance en soi, qui fait l'admiration de certains. Être trop dépendant de son image est au contraire un signe qu'on manque d'estime de soi : si l'on mise tout sur le paraître, est-ce parce qu'on doute de la valeur de l'être qu'on est ? Au mois de janvier, en guise de vœux, je lis souvent à mes élèves un texte, "les personnes sont des cadeaux", qui pointe avec humour le fait que, quand on camoufle le "cadeau" que l'on est (car chacun en est un) der-

rière un flot de “papier d’emballage”, c’est peut-être qu’on n’est pas très sûr d’en être un ? Ils sourient, et opinent. Cependant, il faut du courage, me disent certains de mes élèves, pour oser se montrer dans le groupe tel(le) qu’on est :

“Dans une classe, il y a plusieurs types de personnes et de clans, et justement c’est le genre d’environnement typique qui favorise l’exclusion chez les jeunes. On veut forcément s’intégrer, alors on traîne avec des gens populaires, même si on ne les aime pas, on s’habille comme eux, même si ça n’est pas à notre goût, on critique les autres, même si ce n’est pas tout à fait ce qu’on pense. Pour ça, tous les moyens sont bons, notamment les réseaux sociaux, très à la mode. Ils permettent la diffusion d’images et de messages très rapidement. Étant inscrite à ce genre de réseaux, je vois très bien ce qui s’y passe ; les rumeurs, ou les attaques directes, ou encore les photos non désirées qui sont postées, et le but est justement que ça se voie. La personne attaquée ne peut rien faire car généralement, elle est seule contre une masse.

Les jeunes forgent leur image sur une fausse identité qui les protège en toutes circonstances et qui correspond à un code très précis. La moindre imperfection est visible malheureusement car ils essayent de se mettre très en valeur. Pourtant, s’ils étaient eux-mêmes, personne ne leur reprocherait les petites choses qui les complexent actuellement.

Il y a aussi les jeunes qui ne font plus du tout attention à leur image à force de subir des railleries de leurs camarades. Ils sont sans cesse attaqués mais ne réagissent plus. Ils deviennent marginaux ; cependant, malgré leur armure, ils sont très touchés par les critiques excessives. C’est un cercle vicieux car plus on se moquera d’eux, moins ils feront attention à eux parce qu’ils se sous-estiment grandement. J’ai entendu des mots horribles de la part d‘adolescents de cette catégorie, des paroles de souffrance qui indiquaient leur révulsion pour eux-mêmes.

L’image ne devrait pas être aussi importante, mais il est très difficile d’être soi-même parmi tant de gens qui se cachent ou qui donnent d’eux une fausse image afin de ne pas souffrir. Tout cela est bien dommage car si les gens apprenaient à être eux-mêmes d’une part, et surtout à respecter et à accepter les autres, il n’y aurait plus de problèmes de ce genre. Cependant, c’est bien utopique et la réalité reste que “l’image” est très importante chez les jeunes”.

Lucille, 17 ans, élève de 1e.

Pourtant l’image, les images jouent également un rôle important dans la construction de soi, ou tout simplement la compréhension de ce qu’on est. J’en prendrai juste deux exemples : les grands mythes, les textes littéraires, les romans, les films, c’est-à-dire en fait l’histoire d’un personnage (le “héros” de cette fiction), entrent parfois “en résonance” avec celle du lecteur, soit que ce dernier s’y retrouve peu ou prou, soit que la fiction lui serve de repoussoir, de négatif. Quand un élève me dit avoir été touché, bouleversé par un livre, c’est un peu de lui, de son être qu’il me révèle. Et je relisais récemment le magnifique roman d’Henry Bauchau, *L’Enfant bleu* (Actes Sud, 2004) qui raconte comment un jeune autiste va être “sauvé” par l’art, et notamment la peinture et la sculpture. L’art et la littérature, “images” (de la vie) au service de l’acceptation de soi ? Voilà qui plaît au professeur de lettres que je suis…

Catherine Réalini
Île-de-France

L'image pour les enfants

Avant le XVIIIe siècle, il y avait peu de livres destinés aux enfants, mais depuis on s'est bien rattrapé et il s'est constitué peu à peu une littérature spécifique considérable. Cette littérature importante mérite d'être connue puisqu'elle contribue à former l'imagination et la sensibilité des enfants, donc des adultes qu'ils deviendront plus tard.

L'importance du livre pour enfants est devenue telle que s'est créé, voici cinq ans, le Centre National de l'Illustration du Livre de Jeunesse. Il se trouve à Moulins, dans l'Allier, dans un fort bel hôtel particulier : l'Hôtel de Mora, restauré en 2005.

Jean Claverie

Ce centre développe une politique d'animation en direction des enfants (ateliers, lectures...), des adultes (visites guidées, rencontres...), des professionnels du livre et des arts graphiques.

La littérature enfantine est telle qu'elle représente un phénomène économique (10% de l'édition en France) et les moyens actuels permettent d'offrir aux enfants des histoires et des illustrations de grande qualité. Ils sont de plus en plus regardés comme des œuvres d'art.

Dans l'album pour petits enfants, l'image dialogue avec le texte et, le plus souvent d'ailleurs, le domine. L'image provoque alors, à elle seule, la joie de la découverte et la satisfaction des besoins de l'imagination.

Les illustrateurs - qui sont souvent des illustratrices - font la preuve de leur capacité à formuler par le dessin, un vrai propos. Ils rendent compte par l'image du visible et de l'invisible, du sensible, du monde tel qu'ils le voient. La justesse de leurs choix graphiques et esthétiques apporte fraîcheur, intuition, audace et rigueur au texte.

Qui n'a pas admiré les aquarelles de Béatrix Potter, les premières lectures du Père Castor, illustrées souvent de manière "naturaliste" ? Qui ne se souvient avoir lu les contes illustrés de Grimm ou d'Andersen ?

Plus près de nous, les illustrations de Gerda Muller, Yvan Pommaux, Pef, Jean Claverie, Grégoire Solotareff... sont reconnues au premier coup d'œil par les maîtres et les maîtresses de petites classes, car *"L'illustrateur crée avec le souci de l'enfant, toujours, comme si l'un d'eux était constamment penché au-dessus de son épaule quand une image se fait entre ses doigts"* (Plaquette du Centre de l'illustration).

Ce centre de l'Illustration* de Moulins est la référence incontestée en matière de mémoire et de culture de l'illustration en France. S'y rendre est une façon unique de reprendre pied dans l'enfance, le temps d'une visite.

Chantal Guilbaud
Île-de-France

**Ouvert tous les jours sauf le mardi et le dimanche matin,de 10h à 12h et de 14h à 18h.*
Plein tarif 5€, jeunes de 12 à 25 ans 2,50€, gratuit pour les moins de 12 ans.
On peut avoir un aperçu sur www.centre-illustration.fr

Quand l'histoire des images dans l'Occident chrétien nous invite à faire retour sur La Parole faite homme en Jésus-Christ et sur l'homme fait à l'image de Dieu.

Des chrétiens et des images

Le christianisme est une religion amie des images

C'est même, avec l'hindouisme, abstraction faite d'accès de fièvre iconophobe récurrents, l'une des religions les plus iconophiles qui soient, du moins en sa version catholique romaine ou dans les Églises d'Orient. La plupart des chrétiens ont eu et ont encore des icônes (ou des images saintes, ou des images pieuses) et les vénèrent. Il n'en a pas toujours été ainsi : à l'origine, le christianisme se diffusa sans recourir à des pratiques d'images. Durant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, en effet, la question d'une image picturale ou sculpturale de Dieu ne se posa même pas. Au temps de Jésus, pourtant, les images pullulaient, tant dans l'espace public que dans les temples ou les demeures privées (songer à Pompéi). Mais les Juifs contemporains semblent avoir eu à l'égard des images une réticence proche de l'hostilité, commandée par la hantise de l'idolâtrie. Jésus lui-même ne manifesta pas la moindre préoccupation au sujet des images et n'a certainement pas envisagé qu'il pût y avoir des représentations artistiques de Dieu légitimes et profitables. La première prédication chrétienne s'est passée d'images de Dieu, du Christ ou de sa Mère. Les premiers Pères de l'Église furent unanimes à mettre en garde contre l'usage des images et à les opposer à la seule image de Dieu qui vaille, à savoir l'homme (Gn 1, 26-27). Le premier à autoriser l'usage de certains motifs iconiques, dont il fait la liste, est Clément d'Alexandrie (début du IIIe siècle).

Tympan de Conques
Christ en majesté

J.P.

La naissance d'un art chrétien n'a pas été programmée par l'Église (un synode, un concile, un pape) et relève d'un dynamisme expressif anonyme qui commença d'être agissant à partir de l'édit de Milan (313) et de la fin des persécutions. Le premier art chrétien se développa avant tout sur deux supports, les peintures murales des catacombes et les reliefs de sarcophages. Cet art funéraire n'avait pas à proprement parler de finalité pédagogique ou catéchétique, il n'ambitionnait pas en priorité de représenter la divinité du Christ et encore moins le dogme de la Trinité. Il invitait seulement à mettre sa confiance en Dieu et célébrait l'espérance chrétienne d'une vie bienheureuse avec Dieu après la mort, par des images d'Adam et Ève, de Moïse ou de Jonas, ou par des images du Christ sauveur en bon berger, philosophe, thaumaturge, motifs empruntés à l'art hellénistique. L'apparition des images chrétiennes du Dieu chrétien est d'époque postconstantinienne. Elle advient au plus tôt à partir du milieu du IVe siècle dans plusieurs formes d'art, notamment dans les mosaïques d'abside des basiliques. Elle emprunte aussi bien au répertoire iconographique des dieux gréco-romains qu'à celui des empereurs, en les retouchant. Les théophanies (les manifestations de Dieu) de l'Ancien Testament suscitent quelques rares images du Dieu chrétien, voire de Dieu le Père ou de la Trinité. Celles du Nouveau Testament, en revanche, s'en tiennent à la figure du Christ. Au VIe siècle apparaissent des images du Christ Pantocrator (en créateur de l'univers d'allure impériale) et de la *Maiestas Domini* (le Seigneur en majesté, flanqué des symboles des quatre Vivants de la vision d'Ézéchiel, symboles des quatre

évangélistes). Ainsi, entre le milieu du IIIe siècle et la fin du VIe siècle s'ébauche lentement un premier répertoire de l'art chrétien faisant toute sa place, surtout, à une figure "christomorphe" de Dieu (ayant l'allure que l'on suppose avoir été celle du Christ). La figure du Père en homme âgé d'allure prométhéenne, qui avait fait son apparition au IVe siècle, disparaît (elle ne réapparaîtra qu'à partir du XIIe siècle). Les images trinitaires (le Baptême du Christ avec Main du Père et Colombe du Saint-Esprit) sont rares et les images de la Trinité (ayant celle-ci pour sujet principal) inexistantes. L'élaboration théologique antiarienne (visant à établir contre Arius que le Christ est véritablement Dieu, comme le Saint Esprit lui-même), très développée à partir du concile de Nicée I (325), n'a donc pas eu de répondant de même ampleur dans le répertoire iconographique. Ce hiatus entre culture des textes et culture des images est saisissant.

M. P.

Église de la Graulière
Pêcheur

Vers le VIe siècle se répand un nouvel usage des images chrétiennes, qui tantôt les transforme en objets de vénération et tantôt en produit tout exprès à cette fin. Certaines images du Christ, de la Vierge et des saints, en particulier, s'attirent les hommages naguère dévolus au portrait funéraire, à l'image impériale et aux images divines des païens supposées descendues du ciel. Parmi elles, il en est qui sont réputées d'origine miraculeuse, "acheiropoiètes" (non faites de main d'homme), comme la Véronique et le Voile d'Abgar. Elles ne font pas l'unanimité mais ceux parmi les évêques, moines et théologiens qui leur reconnaissent légitimité, ancienneté et utilité deviennent de plus en plus nombreux, signe d'une évolution du christianisme en faveur de l'iconophilie (le goût d'avoir des images) voire de l'iconodulie (le fait de les vénérer). Cette évolution est sanctionnée par des déclarations officielles, tant en Occident qu'en Orient.

En Occident, vers 600, tout en interdisant qu'on les adore, le pape Grégoire le Grand se prononce contre l'iconophobie (l'hostilité à l'égard des images) à tendance iconoclaste (encourageant leur destruction) et en faveur des images, en raison de l'aide qu'elles peuvent apporter à la mémoire, à la ferveur, à la culture religieuse. Cette approche didactique et/ou pieuse de l'image religieuse fera date.

En Orient, un concile œcuménique (*In Trullo*, 692) aborde en plusieurs de ses décrets le problème de l'image, de son contenu et de son emplacement. Mais c'est surtout la Querelle des images à Byzance (730-843) qui va accélérer la réflexion théologique sur l'icône. Cette crise conduira au décret d'un autre concile, celui de Nicée II (787), qui donne plein droit de cité aux icônes du Christ, de la Vierge, des saints et des anges, mais sans nommer Dieu ni la Trinité ; les écrits des théologiens iconodules, depuis Jean Damascène jusqu'à Théodore Studite et Nicéphore de Constantinople, permettent d'affirmer qu'il s'agit d'un silence voulu, non d'un oubli. C'est à ce moment de l'histoire de l'Église qu'un lien est établi entre la foi en l'Incarnation du Verbe de Dieu et les images, celles-ci confirmant que celle-là est "réelle et non illusoire", contre toute forme de docétisme (doctrine selon laquelle le Verbe aurait fait une simple apparition sous forme humaine : l'Incarnation serait un faux-semblant). Non que les images puissent jamais prétendre se substituer à la prédication ou à la catéchèse. Mais elles leur apportent leur caution. Elles s'accordent à ce qui est prêché, comme une seconde voix s'accorde harmonieusement à la première.

G. P.

Église d'Auzon
Fuite en Égypte

L'Évangile peut aussi exister sans images

La genèse de l'image chrétienne qui vient d'être retracée et le statut conféré aux images par le concile Nicée II donnent à entendre que si la foi en l'Incarnation est pour beaucoup dans la production massive d'images chrétiennes, l'Évangile peut aussi exister sans images, et les chrétiens pratiquer une diète d'images passagère voire une abstinence prolongée. Car si l'image est d'un puissant secours pour la prédication, la catéchèse et la piété, elle est aussi un domaine où divers abus peuvent s'introduire, qui tous consistent à leur accorder trop d'importance. C'est ce qui explique que la plupart des mouvements contestataires et/ou réformistes aient formulé des critiques à l'égard des images, voire recommandé de s'en passer, au moins dans le culte, voire dans la dévotion et la vie spirituelle, sinon dans la catéchèse et l'illustration des bibles. Il y eut de fait, après l'iconoclasme byzantin, une iconophobie carolingienne (Claude de Turin), puis celles des vaudois, des cathares, des disciples de John Wycliff et de Jean Hus, de Savonarole, puis de Luther, Zwingli, Bucer, jusqu'à Calvin. Le point de vue développé par ce dernier dans son *De l'institution chrétienne* est symptomatique d'une attitude de méfiance à l'égard des images, attitude que l'on a mentionnée plus haut chez les Pères de l'Église mais qui se retrouve de loin en loin chez des figures aussi éminentes que Maître Eckhart, Jean de la Croix ou le curé d'Ars... Sans parler de sa résurgence plus récente au XXe siècle, par exemple chez le dominicain Marie-Alain Couturier, l'un des pionniers du "renouveau de l'art sacré" au sortir de la Seconde Guerre mondiale, qui lutta pour que l'Église se dégage de l'art de Saint-Sulpice (le "beurre esthétique" de Baudelaire). Ce courant favorisait les artistes et architectes (tel Le Corbusier) partisans du "mur nu" dans les édifices de culte et les monastères (tel celui de la Tourette, à Éveux, près de Lyon).

Cette position n'est pas étrangère à celle de l'Islam. Si l'interdiction des images formulée dans le Décalogue ne se retrouve pas littéralement dans le Coran, ni même formellement dans la Sunna (les hadiths), la plupart des musulmans (les sunnites, et dans une moindre mesure les chiites) estiment qu'il est préférable pour le croyant de se passer d'images dans la mesure où celles-ci lui font courir le risque d'idolâtrie et ne sont d'aucun profit. Les mosquées, comme les temples réformés, sont dépourvues d'images. L'Islam n'a pas eu le goût d'orner les manuscrits et les éditions du Coran autrement que par l'art de la calligraphie.

G. P.

Âne à la lyre
Église de Saint Nectaire

La question des images pâtit d'être indûment globalisée dans un climat dualiste

Or il n'y a aucune raison de supposer qu'il faudrait être pour ou contre toutes les images religieuses, et pour ou contre tous leurs usages, selon que l'on appartient à telle religion ou à telle autre. Dans une même religion iconophile, il y a de bonnes images et de moins bonnes ; il y en a d'admirables et d'autres qui sont insignifiantes. Comme il arrive hélas qu'il faille supporter une "langue de bois catho", on a subi trop longtemps les effets émollients des "images de bois" qui masquent ou déforment et dévaluent ce qu'elles figurent. Il en existe même de carrément néfastes, du moins d'un point de vue chrétien, dans la mesure où elles présentent de l'homme une image dégradante et de Dieu une version désespérante ou absurde. Par exemple, celles d'un Dieu violent brandissant une épée ou tirant à l'arc sur l'humanité pécheresse, ou celles d'un Dieu vengeur voire sadique, tel celui qui serre la vis du pressoir écrasant le corps de son Fils. De la même façon, certains usages de l'image religieuse sont infantilisants (la procession de l'Enfant Jésus dans les bras du prêtre jusqu'à la crèche la nuit de Noël est l'extrême de ce qui est tolérable) ou

J. Deveaux

Église d'Arcès-sur-Gironde

carrément superstitieux (toucher une statue, gratter une icône pour en détacher des écailles de peinture que l'on boira ensuite dans un verre d'eau). Ces gestes peuvent assurément exprimer une ferveur authentique, mais ce sont des abus teintés de superstition. Il faut donc encourager le discernement. Si les musées, au nom de la conservation du patrimoine artistique et de l'intégrité des archives régionales et nationales, ont vocation à tout accueillir, les églises n'ont pas l'obligation de tout accepter. Un tri s'impose.

La catéchèse et la pédagogie ont beaucoup à gagner en utilisant des images, mais en petit nombre. L'on comprendra, grâce à ce qui précède, que nous insistions pour finir sur deux savoir-faire corrélatifs qui nous semblent d'importance décisive dans la construction des personnes, à savoir l'art de bien choisir les images que l'on fréquente (expose, fait connaître, contemple, parfois des années durant, comme l'a fait H. J. Nouwen avec *Le Retour de l'enfant prodigue* de Rembrandt) et l'art de leur prêter toute l'attention qu'elles méritent.

Et d'abord, donc, la question de leur choix. Dans un monde où le nombre moyen d'images vues en un jour par M. Toutlemonde est en croissance exponentielle et où la télévision, les BD, les magazines, la pub, le web, sans même parler des livres d'art, les font défiler en grappes devant les rétines, il convient que les pédagogues en général, et en particulier les chrétiens travaillant dans l'enseignement, s'avisent de leur responsabilité éducative concrète dans l'art de sélectionner avec soin celles que l'on fréquente. Nous plaidons pour une sorte de diététique iconique. Il paraît admis que l'on nuit à sa santé en avalant n'importe quel aliment. Pourquoi donc ne va-t-il pas de soi que l'on se fait du tort, durablement, en regardant n'importe quoi ? Beaucoup de jeunes ne sont pas même conscients, et beaucoup d'adultes ne les préviennent pas, du risque d'indigestion iconique, qui gâche le repos de la nuit, entame la réactivité et perturbe le jugement. On se rend malade en "gobant" jusqu'à l'abrutissement des images hystériquement violentes et/ou complaisamment érotiques ou pornographiques, qui font passer la violence pour une démonstration de courage viril et l'accès à l'intimité sexuelle pour un droit de visite sans engagement. À l'inverse, jamais comme de nos jours les conditions n'ont été réunies pour la sélection, la capture, la reproduction et une dégustation éclairée d'images apaisantes, nourrissantes, bénéfiques… : l'inverse du voyeurisme.

J. Deveaux

Église de Rétaud

L'autre urgence qu'enseigne la réflexion sur la longue histoire de l'iconophilie chrétienne est d'apprendre l'art, sinon de parler à celui (à la figure sainte) que représente l'image, ce qui est affaire de croyant, du moins de parler l'image, de prendre la parole en la regardant, pour aiguiser son œil et son attention, progresser dans le passage des percepts aux mots. C'est l'affaire de tous de consentir à cette forme d'appel à la parole que lance le silence de l'image. Cet appel est à redécouvrir. On en constate la force dans les musées. Mais il est conseillé d'en faire aussi l'expérience stimulante dans les classes et d'en utiliser les potentialités à bon escient. Rien de tel que des séances de lecture d'images précédées de cinq minutes de silence obligé, pour faire parler les plus taiseux parmi les élèves…

De l'image peinte ou sculptée de la Parole faite homme, qui est la clef de voûte de l'iconocosme chrétien, à la naissance d'une parole d'homme que l'image suscite, il y a continuité puissante, et logique. Aux croyants de méditer cela, et aux enseignants d'en tirer profit pédagogique, dans le respect du mystère de chacun.

François Bœspflug

Prière sur un carnet d'adresses

Dimanche après midi, c'est décidé, je reste chez moi Un peu de temps pour souffler, n'est-ce pas important dans ce tourbillon de la vie ?
J'ai pris la résolution de ranger mon bureau. Que de papiers ! Factures, lettres, prospectus, cartes postales se sont accumulés au cours des dernières semaines. Je commence donc à trier puis finalement, je m'assois.
Une lettre attire mon attention, c'est celle d'une ancienne étudiante de l'aumônerie ; un visage s'éclaire devant moi. Elle attend sûrement une réponse. Je la mets de côté et je poursuis mon travail de rangement.
Bientôt, ce sont d'autres visages qui s'offrent à moi : des jeunes mariés qui m'envoient leur projet de vie, un bébé qui vient de naître, une cousine qui me reproche mon silence, un ancien copain parti s'exiler en Afrique, un confrère âgé solitaire, Cédric qui ne supporte pas la perte de sa mère, une jeune femme repartie vivre au Liban et bien d'autres encore.
À travers eux, ce sont des horizons, des fenêtres qui s'ouvrent sur le monde, sur leur vie avec son lot de joies, de labeurs, de peine, de souffrances. Petites gens, gens de bien, nantis du pouvoir ou de l'intelligence, déçus de l'existence ou paumés de la dernière heure, ils sont tous là devant moi. Toute une densité humaine s'offre dans un simple carnet d'adresses, tant de regards, tant d'amitié, tant de cœurs avides de bonheur.
Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui ?... *Tu l'as voulu un peu moindre qu'un dieu, le couronnant de gloire et de splendeur...* Il est parfois bien amoché mais il conserve, puisque tu l'as voulu, cet éclat du divin dont Tu es la source.
Ainsi va la vie de chacun telles de multiples facettes d'un prisme reflétant la même lumière. Je ne puis m'empêcher de penser et de chanter : *"Que tes œuvres sont belles, Seigneur ! Tout homme est une histoire sacrée. L'homme est à l'image de Dieu !"*

Yves Bernin
Rhône

Débats autour du culte des images en Église

Comme on le constate aisément, l'attitude des fidèles en Orient et en Occident à l'égard des images n'est pas exactement la même. Nos frères orientaux ont un contact avec l'image qu'on pourrait qualifier de plus sensuel ; ils vont multiplier les baisements d'icônes alors que les Latins se contenteront de faire oraison à quelque distance de la statue. À cette attitude générale, on pourrait néanmoins trouver quelques exceptions en considérant ce que nous appelons la religion populaire, qui se traduira par exemple par le contact physique avec les reliquaires, comme dans les "ostensions" limousines qui se tiennent régulièrement.

C'est à deux moments de l'Histoire que la question du culte des images a été posée ouvertement. C'est d'abord la querelle iconoclaste, qui dure plus d'un siècle, qui permet à l'Église de définir sa position à cet égard.

Les premiers siècles chrétiens ne sont pas portés vers des représentations iconographiques figuratives. Ils sont sensibles aux interdits scripturaires : *"Tu ne feras pas d'idole, ni aucune image de ce qui est dans les cieux en haut ou de ce qui est sur terre en bas ou de ce qui est dans les eaux sous la terre. Tu ne te prosterneras pas devant elles et tu ne les serviras pas"*. (Ex 20, 4-5 ; Dt 5, 8-9). Le premier art chrétien se borne à des symboles (ancre, agneau, colombe, poisson), à des sujets allégoriques rappelant les paraboles évangéliques (vigne, bon pasteur, vierges sages ou folles) et à certaines figures vétéro-testamentaires annonçant les mystères néo-testamentaires (l'arche, Daniel dans la fosse aux lions, Jonas). On rencontre certaines réticences à représenter le Christ. Au début du IVe siècle, Eusèbe de Césarée refuse d'envoyer à Constantia, sœur de l'empereur Constantin, le portrait du Christ qu'elle demande. Il estime en effet que Dieu, bien qu'il se soit fait homme, n'a pas de visage. Celui qui est la vie ne peut être reproduit dans une matière morte et inerte. La vénération des images serait un reste d'idolâtrie.

La querelle iconoclaste

Les deux crises iconoclastes correspondent à des moments où l'empire d'Orient vient de surmonter des dangers. Léon III l'Isaurien, empereur d'Orient en 717, a sauvé sa capitale des menaces arabes, Léon V (813-820) a rétabli la situation face aux Bulgares. Au début du VIIIe siècle, le culte des icônes, apparu en Égypte au IVe siècle, a pris une extension considérable : portraits du Christ, de la Vierge et des saints, scènes de martyres... Plusieurs icônes sont dites *acheiropoiète*s : elles passent pour n'avoir pas été faites par une main humaine. On imagine la vénération dont elles peuvent faire l'objet. Pourtant, dès avant cette époque, des réactions se sont produites : en 599, Serenus, évêque de Marseille, fait détruire des images, suscitant la protestation du pape Grégoire le Grand.

Sous Léon III, la question se pose : peut-on honorer les images, mais, plus encore, peut-on honorer les saints ? Germain, patriarche de Constantinople, justifie le culte des images par la nécessité de rappeler que l'humanité du Christ a été complète, et non pas seulement une apparence (c'est l'hérésie docète). Il justifie le culte des saints par le motif de leur imitation, ce qui explique qu'on représente leurs exploits. Léon III, qui justifie sa mission religieuse par sa qualité d'empereur, proscrit les images mais se heurte là au patriarche et au pape Grégoire II.

Le concile iconoclaste de Hiéria (754), réuni par ordre de l'empereur, interdit de peindre le Christ : seule l'eucharistie peut donner de lui une représentation vraie. À l'égard de la Vierge et des saints, si leurs images ne sont pas incorrectes, elles font injure à ceux qu'elles représentent en leur donnant une apparence purement humaine sans parvenir à traduire la gloire divine à laquelle ils participent désormais. La vraie image des saints se lit dans le récit de leur vie. Les iconoclastes rangent les images figurées dans le domaine profane en ne considérant comme sacré que ce qui peut faire l'objet d'une consécration liturgique, en premier lieu l'eucharistie, mais aussi l'église et même la croix qui peut guérir. Une persécution violente s'ensuit, qui vise notamment les moines et conduit à la destruction des icônes, des peintures murales et des reliques. La situation s'apaise ensuite sous l'influence de l'impératrice Irène et, en 787, se réunit le second concile de Nicée.

Celui-ci pose la distinction entre le culte d'adoration, qui s'adresse à Dieu seul, et le culte relatif qui peut se tourner vers les représentations figurées. Ce culte est licite car ces figures *"ont été faites au nom du Christ, notre Dieu, de*

Notre-Dame, la sainte Théotokos, des saints anges et de tous les saints". Il a, de plus, un rôle pédagogique : *"Ces représentations, en nous rappelant les originaux, peuvent nous amener à une certaine participation de leur sainteté".*

Cependant, en 815, l'empereur Léon V l'Arménien remet en vigueur les décisions de Hiéria. En 824, son successeur, Michel II, envoie une ambassade au roi franc, Louis le Pieux, souhaitant conclure avec lui un compromis sur la question des saintes images. Une assemblée d'évêques et de théologiens, sous le contrôle du roi, se réunit à Paris, en novembre 825. Tout en estimant que la destruction des images est une erreur, elle relève les textes qui militent contre un culte des images, même s'il est distinct d'une adoration au sens strict. Si l'adoration de la croix, estiment-ils, met les fidèles en contact avec le Christ, auteur de notre rédemption, la vénération des saintes images est sans effet sur le progrès dans la vie chrétienne. Gilbert Dagron résume ainsi un autre argument des iconoclastes : *"Si l'image matérielle doit être tenue pour mensongère, c'est parce qu'il existe une véritable image de Dieu, l'homme, et particulièrement le chrétien qui se modèle sur les préceptes divins, autrement dit le saint, qui imite spirituellement le Christ".*

En 843, le patriarche Méthode parvient à faire abolir l'iconoclasme et c'est au tour de ses partisans d'être violemment persécutés. Au terme, on parvient à un compromis : *"L'icône évitera le relief qui porte ombre, devra être cautionnée par la tradition et ne rien devoir à l'imagination du peintre, elle recevra un culte de révérence et non de latrie (adoration)"* (G. Dagron).

Décisions du Concile de Trente

La question du culte des images est posée de nouveau à l'époque de la Réforme qui met en cause le culte des saints comme intercesseurs et celui des reliques. Au terme, le concile de Trente essaie de trouver une position équilibrée (décret du 3 décembre 1563 sur l'invocation, la vénération et les reliques des saints). Il réaffirme ce qui avait été contesté (culte des saints et vénération des reliques). Il reprend la justification du culte des images donnée à Nicée II : *"Non pas parce que l'on croit qu'il y a en elles quelque divinité ou quelque vertu justifiant leur culte, ou parce qu'on doit leur demander quelque chose ou mettre sa confiance dans des images, comme le faisaient autrefois les païens qui plaçaient leur espérance dans des idoles (Ps 135, 15-17), mais parce que l'honneur qui leur est rendu renvoie aux modèles originaux que ces images représentent. À travers les images que nous baisons, devant lesquelles nous nous découvrons et nous prosternons, c'est le Christ que nous adorons et les saints, dont elles portent la ressemblance, que nous vénérons"*. Dans cette phrase, on note bien la différence de vocabulaire entre le culte adressé au Christ et celui tourné vers les saints.

Le concile ajoute un paragraphe sur le rôle pédagogique des représentations figurées. Il pose aussi des règles sur les représentations et leur usage qui doivent être conformes à la moralité (proscription de la sensualité et de toute recherche d'intérêt). Mais surtout il rappelle l'inadéquation foncière entre l'image et ce qu'elle cherche à montrer : *"S'il arrive parfois que l'on exprime par des images les histoires et les récits de la sainte Écriture, parce que cela sera utile pour des gens sans instruction, on enseignera au peuple qu'elles ne représentent pas pour autant la divinité, comme si celle-ci pouvait être vue avec les yeux du corps ou exprimée par des couleurs et par des formes".*

Daniel Moulinet
Aumônier national de CdEP

Des images qui parlent

Possédant un Sésame pour les expos du Grand Palais*, je suis allée trois fois voir ***FRANCE 1500 entre Moyen-Âge et Renaissance***. Vous vous demandez sûrement pourquoi. Serai-je devenue passionnée d'art ou médiéviste sur le tard ? Pas du tout, j'ai seulement fait plaisir à plusieurs proches qui n'auraient pas acheté un billet d'entrée. Et maintenant, je m'interroge :

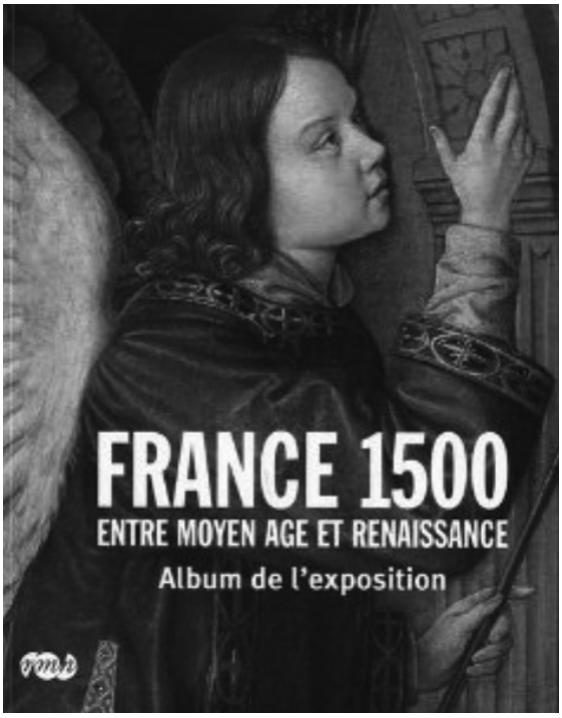
Qu'est-ce qui a attiré tant de visiteurs à cette exposition où tout se rapporte à la chrétienté ?

215 000 personnes sont venues entre le 6 octobre et le 10 janvier, soit 2 523 par jour en moyenne ! La seule contemplation esthétique ne suffisait pas pour comprendre les superbes œuvres présentées. Les peintures sur bois nécessitaient une semi-pénombre pour préserver la conservation, ce qui était pénible. Les premiers livres, nés de l'imprimerie toute récente, ont permis la diffusion d'images et de motifs ornementaux. Penchés sur les vitrines, les gens découvraient ces miniatures, ces textes enluminés qui faisaient l'éloge des vertus, racontaient la vie des saints ou des passages de la Bible.

1500… période charnière constituée par les règnes de Charles VIII et de Louis XII, dominée par la personnalité d'Anne de Bretagne. Moment d'effervescence artistique sans précédent en France et assez méconnu. La création de ces œuvres : peintures, sculptures, vitraux, tapisseries… était favorisée, certes, par les demandes de clients aux artistes ; d'autant plus que les clients étaient ducs de Bourbon, de Valois, de Champagne…

Un instant, j'ai cru que bon nombre de visiteurs étaient candidats au CAPES et venaient mesurer l'influence des guerres d'Italie sur le développement culturel… au programme cette année, mais non… il y avait autre chose.

J'observais les têtes en admiration devant les œuvres de Jean Hey, peintre flamand, au service des Bourbon, souvent appelé "le maître de Moulins". Personne ne bougeait, c'était comme si l'ange de l'Annonciation leur parlait à eux, hommes et femmes du XXIe siècle !



En vente à la librairie du Grand Palais et de certains musées.

Plus loin, la vierge dite "Notre-Dame de Grâce", venue du Languedoc, avait son parterre de contemplatifs : elle est si jeune, prête à allaiter son enfant, sans aucune solennité, d'une expression tellement humaine.

Plus j'y pense, plus je crois que **nos contemporains ont besoin d'images pour apprendre, découvrir leur histoire et réfléchir au sens de leur vie**, au sens de la Vie. Ici, l'image était dans tous ses états et parlait du Christianisme.

Chantal Guilbaud
Île-de-France

** Un Sésame est une carte qui offre un accès coupe-file et illimité aux quatre expositions de la saison.*

La société est de plus en plus confrontée à l'image aux formes multiples.

Au cinéma et à la télévision, sur Internet, dans la publicité, grâce aux expositions de peinture, par les bandes dessinées ou BD (voir le succès du festival d'Angoulême ou des Mangas véritable phénomène de société au Japon), la renommée de certains dessinateurs est indéniable, sans oublier la place qu'a la photographie (d'art ou documentaire).

Cette rubrique va tenter de nous guider dans ce foisonnement d'informations qui peut aussi bien nous ravir que nous agresser et, parfois, nous manipuler.

L'image publicitaire au crible de la critique

L'invasion de panneaux publicitaires gangrène chaque jour un peu plus villes et campagnes. Quel genre d'images véhicule cette publicité qui veut capter nos regards et asservir nos esprits ? Il est temps de faire le procès de la publicité.

Les affiches ont toutes une image et un slogan attractifs pour promouvoir un produit, une marque. Pour faire acheter un parfum, une voiture, un vêtement, un produit alimentaire... Quelle image la publicité donne-t-elle de la femme ? À quoi servirait une voiture qui traverserait la lune alors que tout le monde perd son temps dans les embouteillages ? Pourquoi cette pizza onctueuse serait-elle meilleure que celle que je peux cuisiner moi-même ? Les annonceurs sont peut-être des artistes, mais ils sont avant tout des manipulateurs au service d'une société de consommation dont on sait qu'elle est à bout de souffle. Ils cherchent à faire rêver, ça marche et nous nous taisons !

Le système publicitaire incite à la surconsommation, au gaspillage, à la pollution et fait souvent l'apologie de comportements irresponsables et individualistes. En entretenant la convoitise et la frustration, il est source de surendettement, de délinquance, de violence pour les plus démunis. Les images publicitaires déshabillent femmes, hommes et enfants ; elles entretiennent le culte d'une perfection physique, engendrant – notamment chez les personnes handicapées, malades ou âgées – le sentiment d'être rejetées. Le système publicitaire réduit l'existence à la consommation, les fêtes à des opérations commerciales, l'imaginaire et les idéaux à des arguments de vente. Et qui paie finalement la publicité, un impôt caché (en moyenne 500 € par an et par personne)[1] ?

Il n'y a pas d'éducation à la publicité qui tienne. Jusqu'à six ans, un enfant ne peut pas comprendre la finalité commerciale d'une affiche ou d'un spot à la télévision. Il croit ce qu'il voit et entend. Et les adultes ont-ils un esprit suffisamment critique pour ne pas tomber dans le panneau ?

Un jour où je fus arrêté par la police pour avoir barbouillé un panneau publicitaire à Rouen, dans le cadre des actions non-violentes à visage découvert du Collectif des déboulonneurs, un policier s'approcha de moi discrètement lors de mon séjour au commissariat : *"il faudrait retirer la carte bleue à mon épouse, je n'en peux plus, elle tombe dans tous les panneaux"*. L'éducation à la publicité est une trouvaille des afficheurs pour faire accepter leurs méfaits. *"Si vous voyez*

quelqu'un en train de donner des gifles à une personne, allez-vous passer votre temps à lui apprendre à les éviter, ou ne chercherez-vous pas plutôt à empêcher cet être violent de continuer à nuire ?"[2]

Et que dire de la détérioration des paysages ? Qui n'a pas été révolté en voyant ce que sont devenues nos entrées de villes ? Les images publicitaires y abondent tellement qu'on ne peut même pas toutes les décrypter. L'association Paysages de France estime qu'il y a plus d'un tiers de panneaux illégaux[3]. Comme l'État s'en fiche, elle le poursuit devant les tribunaux et gagne toujours ses procès, si bien que les afficheurs se trouvent alors contraints d'évacuer enfin leurs étrons. La tartufferie du Grenelle II, qui va bientôt sortir des cartons, est que désormais ce seront les maires qui seront entièrement responsables du nombre de panneaux publicitaires dans leur commune. Ce désengagement de l'État signifie ni plus ni moins que les maires vont désormais répondre aux sirènes des afficheurs. La marchandisation de l'espace public est en bonne voie. C'est si beau un paysage, une ville sans panneau publicitaire, comme par exemple à Mérignac ou à Forcalquier !

Notre époque n'est pas caractérisée par "trop d'images", mais par l'inflation du visible. Toutes les civilisations sont des civilisations de l'image. Mais avec l'invasion du phénomène publicitaire, nous sommes en présence d'images à finalité commerciale. Cette finalité n'est pas d'informer sur un produit, mais de le faire acheter coûte que coûte, en utilisant le rêve d'une vie enfin meilleure. C'est pourquoi les manipulateurs que sont les annonceurs savent prendre notre regard en otage et parviennent à faire suspendre l'exercice de notre pensée. L'image publicitaire fait dé-penser, elle est conçue pour cela, uniquement pour cela. Elle ne laisse pas d'espace à la parole, à la pensée. C'est pourquoi elle invective : *"tu dois acheter"*. La volonté de faire dé-penser est à vrai dire une violence, la matrice de beaucoup d'autres. Le flux d'images qu'offre l'invasion publicitaire est une agression qui crée un suspense de la parole, élaboré pour être sans réplique, cherchant à susciter une adhésion immédiate, une croyance quasi sacrée qui impose le silence. Ne sommes-nous pas, avec l'image publicitaire, en présence des caractéristiques de l'idole si souvent dénoncée par les prophètes de l'Ancien Testament et Jésus de Nazareth ?

François Vaillant
philosophe, co-fondateur du Collectif des déboulonneurs, rédacteur en chef de la revue de recherche *Alternatives Non-Violentes* (www.alternatives-non-violentes.org)

1/ Ces réflexions sont issues du Manifeste du Collectif des déboulonneurs, voir www.deboulonneurs.org
2/ Propos de David Sterboul, antipublicitaire
3/ Voir le site www.paysagesdefrance.org

Une photo et son histoire

La photo ne peut laisser personne indifférent. Elle est terrible. (Cette photo est visible sur plusieurs sites Internet en cherchant enfant + vautour).

Elle a été prise par Kevin Carter, un journaliste et photoreporter sud-africain, né en 1960 à Johannesburg. Très engagé contre l'apartheid dans son pays, Carter s'est fait connaître dès 1984 par de nombreuses photos dénonçant les exactions commises sous l'apartheid ; ses prises de vue courageuses lui valurent menaces et pressions. En février 1993, Carter est envoyé par son journal faire un reportage au Soudan : le pays est alors en pleine guerre civile, la population fuit les zones de combat et s'entasse dans d'immenses camps où misère et famine s'abattent sur les malheureux réfugiés. C'est tout près d'Ayo, au Sud du Soudan, que Carter a pris ce cliché bouleversant. La voiture qui le transportait s'est arrêtée quel-ques minutes, pour lui permettre de photographier des files de civils, dont beaucoup d'enfants, qui couraient ou se traînaient jusqu'au camp de l'ONU tout proche pour recevoir de la nourriture (un petit avion venait d'y atterrir). Carter prit des clichés, puis aperçut à l'écart cette scène terrible : une fillette de quelques années, gémissante et prostrée, et à quelques pas, un vautour, quasiment dans la même posture qu'elle, la guettant !

Achetée par le *New York Times* et publiée en mars 1993, la photo a fait le tour du monde ! Elle a valu à son auteur le célèbre prix Pulitzer, en avril 1994 ; mais a aussi déclenché toute une polémique. Des lecteurs se sont émus, et ont écrit pour demander ce qu'était devenue la fillette, et ce qu'avait fait le photographe. D'autres journaux l'ont accusé de mise en scène, ou ont publié de sévères éditoriaux pour expliquer que le "vautour" n'était pas devant l'objectif, mais derrière !

Très affecté par la violence des critiques, Carter tenta de se justifier, et d'expliquer notamment qu'il était véhiculé par une équipe de l'ONU qui avait insisté pour repartir assez vite vers le camp (où le petit avion attendait son embarquement) ; qu'il avait chassé le vautour avant de remonter en voiture ; que plusieurs personnes avaient vu la fillette, et pas seulement lui ; que sa famille ou ses parents faisaient sûrement partie des nombreux adultes qui avaient couru vers les voitures et l'avion de l'ONU (qui apportaient des vivres) ; le *New York Times* eut beau envoyer un autre reporter au Soudan pour s'enquérir du sort de la fillette (mais c'était plusieurs semaines plus tard, et on ne put jamais établir avec certitude ce qu'elle était devenue) : rien n'y fit, Carter se retrouva pendant un an au centre d'un tourbillon d'attaques et de critiques virulentes.

En butte à des difficultés financières (car les journaux, attendant que la polémique retombe, ne voulaient plus l'engager), dépressif, hanté par ses souvenirs de guerres civiles et les clichés terribles qu'il avait pris pendant toutes ces années, très touché par l'assassinat de son ami le reporter Ken Oosterbroek par des miliciens blancs pro-apartheid, Kevin Carter choisit de mettre fin à ses jours, et se suicida par balle dans sa voiture dans le désert en juillet 1994 (3 mois après avoir reçu le prix Pulitzer) ; il avait 33 ans.

Cette photo faisait partie de l'exposition "Controverses" (à la BNF, en 2009), présentant les 80 clichés les plus "scandaleux" de l'histoire de la photographie. Comme la petite brésilienne Omayra mourant dans la boue sous les yeux de téléspectateurs du monde entier en 1985, la "fillette au vautour" de Kevin Carter interpelle notre mauvaise conscience d'Occidentaux. Elle a provoqué horreur et compassion, réaction immédiate et secours (un drame sans "bonnes images" suscite bien moins de dons, comme l'ont montré le tsunami asiatique de 2004, très médiatisé, et le tremblement de terre en Haïti en 2010) ; elle interroge aussi sur le rôle des médias et leur nécessaire déontologie dans l'utilisation des images.

Catherine Réalini
Île-de-France

Paroles de dessinateur

J'ai toujours été attiré par le dessin, support de l'imagination. Depuis tout petit, ça a été mon moyen d'expression. J'inventais des histoires et les traduisais en images. Je "voyageais" dans mon monde. Je me faisais mon cinéma. Au début, mon rêve était de faire de la BD. Quand on est jeune, on n'a pas trop la tête à la politique, à l'actualité. Mon époque était celle de *Pilote*. La bande dessinée, en plus, est proche du cinéma, mon autre passion de l'époque (j'animais un ciné-club et suis allé sept ans de suite au festival de Cannes). Je suis venu au dessin de presse par le biais d'organismes comme Terre des hommes, le MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples), la LDH (Ligue des Droits de l'Homme)... Il fallait exprimer une idée en un seul dessin. Au début, j'ai eu du mal à me départir du style BD. J'ai conservé le goût de la mise en scène.

Actuellement "la mode" est plutôt au dessin simple, se résumant souvent à un gag textuel dans une ou deux bulles où le dessin "vite fait", souvent sans expression, sert de support, d'accroche visuelle. On le lit plus qu'on ne le regarde. Malgré tout, ces dessins sont très efficaces. L'effet est immédiat C'est ce pourquoi ils sont faits. Une fois passée l'actualité du jour, ils ne peuvent "resservir". Ce sont des dessins à "jeter" comme disent les collègues qui les font. Beaucoup réussissent très bien dans cet exercice et j'admire leur talent (Deligne, Jiho, Mric...). Je me suis plié de temps en temps à l'exercice ; souvent contraint par le petit format que le journal m'octroyait. C'est un des problèmes que nous rencontrons aujourd'hui : le manque de place réservée au dessin. Difficile de s'exprimer dans un timbre poste. Quand le dessin n'est pas simplement remplacé par une infographie. À une certaine époque, le dessin avait une place prépondérante dans la presse. Nous sommes au siècle de l'image, mais on semble plutôt privilégier la photo. Facilité, coût, moins de risque ? Le dessin semble réservé à une certaine presse. On a, en partie, remplacé mes dessins par des photos dans une revue économique, les lecteurs trouvaient "pas sérieux" qu'il y ait de l'humour dans celle-ci, au grand dam des journalistes et de la rédaction.

Heureusement, il reste des journaux, des magazines comme *Lignes de crêtes* dans lesquels je peux m'exprimer pleinement. J'aime avoir un peu de place. J'ai toujours le goût de la mise en scène, ce dont je ne me prive pas. Le meilleur dessin est celui qui n'a pas besoin de texte et peut se comprendre facilement. Mais si bulles il y a, j'aime que les personnages par leur expression, contribuent à l'humour du dessin. C'est un ensemble. Un grand dessinateur (pour moi), Loup, m'a dit qu'il passait de longs moments à travailler les attitudes de ses personnages. Je le suis entièrement. J'accorde de l'importance aussi aux personnages secondaires (mon côté cinéma), qu'ils aient une part dans le gag ou qu'ils soient un gag. J'aime plutôt le noir et blanc. Pour moi la couleur n'amène pas grand chose de plus. Ça attire plus l'œil. Ça fait plus joli comme on m'a dit. Le noir et blanc est suffisant ou alors avec une couleur, si nécessaire. C'est plus frappant. La couleur atténue le dessin. *"Mais le magazine est en couleur, donc tu mets de la couleur. C'est la mode"*. Une fois j'avais fait une couverture pour un magazine. J'avais mis un peu de couleur, juste le nécessaire. On m'a rappelé me disant qu'ils avaient eu plus de subventions que prévu, que je pouvais donc rajouter de la couleur. Je leur ai dit que mes tarifs n'étaient pas basés sur le prix du kilo de peinture.

En ce qui concerne ma façon de travailler : soit je suis libre et me base sur l'actualité du moment (*Témoignage Chrétien, Le Dauphiné*...) et je propose plusieurs sujets différents, soit on me précise le thème du dossier de la semaine (*Semaine de l'Allier, Semaine des Ardennes, Air France*...) soit comme vous et d'autres, on me fait parvenir les articles. Quand il s'agit de l'actualité, je laisse aller mon imagination ou m'inspire d'une expression entendue à la radio, à la télé. Quand j'ai un texte, je souligne des phrases, des mots qui chaque fois me font découvrir le sens détourné ou caricatural qu'on pourrait y voir. Je griffonne en essayant d'imaginer déjà le dessin. Il m'arrive quand un interlocuteur m'appelle pour une commande, d'avoir le dessin en tête suite à un mot, une expression qu'il m'a dite, alors qu'il est toujours dans les explications. Je suis un visuel. Je n'ai plus qu'à exécuter le dessin et quelquefois, c'est à ce moment que les difficultés commencent. Je n'arrive pas à recréer sur le papier ce que j'ai à l'esprit ; j'aimerais parfois avoir du temps pour "chiader" le dessin.

Mais dans ce métier, il faut apprendre à travailler vite, à être réactif. C'est aussi une très bonne école. On finit par avoir l'esprit entraîné.

L'autre question est de savoir comment le lecteur reçoit le dessin. Un bon dessin est tout de suite compris par tous. Malgré tout, un auteur a son propre humour, sa façon de voir les choses très personnelle faisant appel au non-sens, à une vision "décalée" de la réalité. Il a recours quelquefois à des éléments culturels (faits historiques, tableaux célèbres...). Il suppose que le lecteur a la même culture que lui. C'est possible avec certains journaux dont on connaît le lectorat. Il se produit une connivence avec lui. On rit des mêmes choses. Ce n'est pas le cas avec des journaux s'adressant à un lectorat plus élargi. Là, il faut faire plus attention. Le rédac'chef est le premier lecteur. J'ai eu malheureusement quelquefois le besoin d'expliquer un dessin à celui-ci, souvent avec des jeunes rédac'chef, et là je me suis aperçu d'un manque de connaissance culturelle de leur part. Je l'ai aussi remarqué auprès de lycéens. Il fallait que le dessin soit au premier degré. Sarkozy en Napoléon pendant son sacre ou sur le Radeau de la Méduse, ils riaient de Sarko mais l'allusion à un événement ou à un tableau leur était étrangère. Ils sont, comme nous, gavés d'images mais s'ils les voient, ils ne savent pas les regarder. On me demande souvent, au cours d'interviews, si j'ai des réactions de lecteurs ou plus précisément des hommes politiques que je caricature. En général, ils s'adressent au rédac'chef. Certains m'ont reproché des dessins qui ne leur avaient pas plu. Mais ils n'insistent pas trop ; ça risque d'être pire la semaine d'après. Une fois, j'avais fait des dessins pour Emmaüs. En même temps, j'avais passé des caricatures de l'abbé Pierre dans un journal. Des lecteurs avaient appelé la rédaction pour se plaindre : on ne devait pas toucher à ce saint homme. Au même moment je le rencontrai et lui de me dire : *"Alors, c'est toi qui fais les caricatures ! super ! J'ai affiché dans ma chambre certaines que m'ont faites d'autres dessinateurs !"*. C'est souvent les sous-fifres qui râlent, pas la personne concernée.

À mon époque (je ne veux pourtant pas passer pour un vieux con !), quand on avait une BD, un livre d'images, on le dévorait. On se délectait, prenant le temps de savourer chacune d'entre elles. Maintenant, nous sommes "ivres" d'images, à en être saoulés. Elles défilent, trop vite. On prend, on jette. On en consomme sans regarder. On ingurgite. C'est du fastfood d'images. C'est pour ça que j'aime faire des dessins où il y a plusieurs niveaux de lecture. Que le lecteur soit obligé de s'y arrêter, de plonger dedans, d'y prendre du plaisir. C'est pourquoi j'aime les dessins de Sempé ou d'autres dessinateurs la plupart anglo-saxons. Je préfère les dessins ayant pour thème la société, les problèmes quotidiens... plutôt que la politique qui demande un dessin rapide, percutant. Même si l'un n'empêche pas l'autre. J'ai fait des dessins d'actualité plus élaborés et certains m'ont été demandés pour figurer dans des livres scolaires (histoire pour des Terminales, et aussi économie). Comme quoi ! Et je n'en suis pas peu fier.

Georges Million
Savoie

Le temps des images

"Le terme d'image est utilisé de manière approximative pour désigner des productions aussi différentes que le dessin d'enfant, la photo de mode ou d'album familial, la peinture préhistorique, la carte de géographie, le calligramme, la vignette de bande dessinée, l'image de cinéma, l'image vidéo... En fait l'usage social englobe sous ce terme toutes les représentations qui offrent un rapport d'analogie avec les modèles du monde visible. Mais le terme s'applique aussi à des compositions non figuratives ou "abstraites" comme une peinture de Mondrian ou de Kandinsky, ou la combinaison colorée du kaléidoscope".

La petite fabrique de l'image, Jean-Claude Fozza, Anne-Marie Garat, Françoise Parfait, édition Magnard

LdC : Comment l'image intervient-elle dans nos vies et dans celles de nos élèves ?

Comment faire pour répondre à une question aussi difficile ? Tout d'abord dire pourquoi cela est difficile. Parce que le monde dans lequel nous vivons est soumis à une invasion permanente des images : images ennemies, images drogue, images violence, images amies, images consolantes, images plaisir, images information, images questionnantes, images doute... Les images sont tout cela à la fois et plus encore, nous ne sommes plus face aux images mais dans les images ; quand nous ne pénétrons pas dans leurs univers, elles nous collent quand même de partout, elles sont là, tout autour, en tout sens. Je pense qu'on n'a même plus l'idée de s'en débarrasser ; elles se mêlent à nos vies, elle sont un des matériaux de nos propres constructions individuelles. Elles sont là, présentes à tout moment, originales ou bien imprimées sur tous les supports possibles, lumineuses sur les écrans... Elles sont multiples et de multiples natures, elles ont tous les formats, elles sont réelles ou virtuelles. Elles sont le quotidien de nos élèves plongés dans cette civilisation de l'image, moins méfiants que nous qui l'avons vue naître.

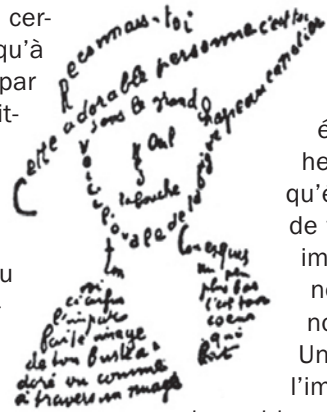
Hugo Soria

Pour comprendre la situation dans laquelle nous sommes aujourd'hui, il faut faire un voyage à reculons dans le temps. Imaginer d'abord que l'on est un homme du début du XIXe siècle, au moment même où naît la photographie. La photographie, c'est une révolution pour les producteurs et les "consommateurs" d'images. Imaginez les premières émotions face aux premières photographies ! Ce n'est pas la même chose que face à la peinture. Cette fois-ci il y a du vrai, vraiment vrai dans l'image ; plus de vrai que dans le dessin, la peinture ou même la sculpture ; plus vrai croit-on, car il y a une trace de réel, l'empreinte directe du réel ; c'est un peu comme la trace d'une chaussure dans la neige, une véritable preuve, un véritable indice de réel, d'évènement. La photographie, c'est une écriture par la lumière et l'ombre. La peinture avant ne touchait pas le réel ; la peinture, c'est un genre de photographie à la main qui garde le réel à distance. Le réel ne touchait jamais le support de l'image. Dans la photographie, le réel frappe directement sur le support, ici et maintenant, et cela a dû être une émotion fantastique pour les premiers photographes qui étaient d'ailleurs presque tous des peintres. Vous vous rendez compte ! Le réel se couche tout seul sur le support. Moi, j'imagine bien l'émotion des premiers découvreurs de ces nouvelles images !

Maintenant, si on veut bien remonter encore dans le temps, il y a une époque cruciale pour l'évolution de l'image, c'est l'époque où l'on invente la reproduction, celle du texte, mais aussi celle de l'image : diverses techniques d'imprimerie sont développées au Moyen-Âge. Les images peuvent se multiplier et rejoindre un public qui ne cessera plus de croître.

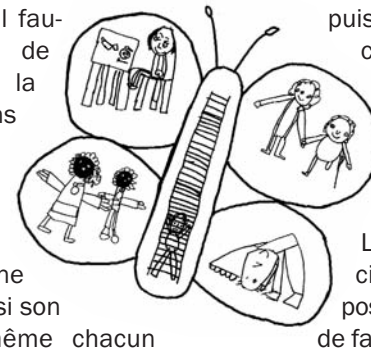
Il nous faut encore remonter à l'époque de l'art pariétal et nous introduire dans la préhistoire de l'humanité. Un homme inscrit un signe sur la paroi d'une grotte : signe en forme d'animal, ou empreinte de sa propre main. Quelle émotion a-t-il dû avoir ! Fierté d'avoir reproduit un être vivant ou étonnement de voir son double, là, d'un seul coup il invente la peinture (image d'une chose connue) et la photographie (trace du réel sur un support).

Peu d'images dans la préhistoire, multiplication avec le développement des techniques d'impression et l'invention de nouveaux supports, trouble lié à l'invention de la photographie, facilité de reproduire le réel, et jusqu'à nous les progrès techniques diversifient, démultiplient, multiplient les images... Trop plein, certains vont même jusqu'à parler de pollution par l'image. Constitueraitelle un danger ? C'est ce que bon nombre d'enseignants ont pensé dans les années 80 du siècle dernier. Beaucoup d'efforts ont alors été fournis pour que nous ne soyons pas "les analphabètes de l'image" et pour que l'image devienne un outil de communication, de formation et de compréhension du monde. Se sont alors développées les méthodes d'analyse des images.



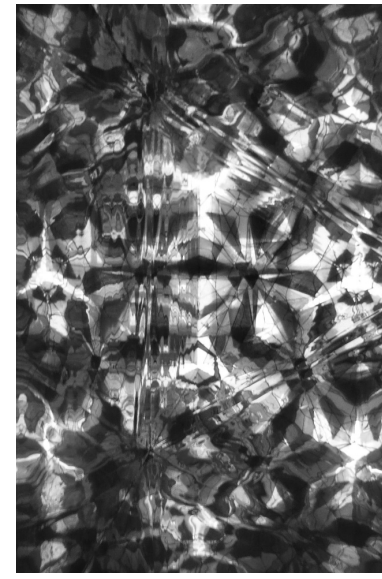
LdC : Pourquoi peut-on dire qu'un dessin peut remplacer efficacement un long discours ?

Bien sûr un dessin ou toute autre sorte d'image est un discours (simple, très simple ou compliqué, parfois très compliqué), c'est-à-dire un jeu de langage. Il remplace un long discours parce qu'il faudrait beaucoup de mots pour dire la même chose sans doute, l'image est un langage synthétique si l'on veut. Parfois elle peut dire une chose, mais aussi son contraire, et même chacun peut l'interpréter à sa façon, c'est ce que l'on appelle polysémie. Alors, si l'image est un langage, il peut être farceur et nous déstabiliser, raison de plus d'imaginer des pédagogies pour l'aborder. Les élèves perçoivent les images souvent de manière intuitive, par habitude de fréquentation. Cette intuition peut être profitable et exploitable, mais aussi source de confusion, voire de contresens, l'image devenant une langue étrangère incompréhensible autant qu'étrange. Beaucoup de faux-amis dans les images risquent de nous faire perdre notre discernement. Une éducation à l'image s'impose pour tous et tous les enseignements peuvent y participer.



LdC : Quel est le rôle des arts graphiques dans notre société ? Comment sont-ils utilisés ?

Les arts graphiques sont très divers aujourd'hui. Les styles sont multiples et les formes très nombreuses : publicité bien sûr, bande dessinée, mise en page, illustration, design graphique, signalétique, photographie, dessin animé, cinéma... Et tous les autres arts produisent aussi des images variées. Leur soubassement est un langage commun reconnu depuis longtemps et bien étudié depuis le début du XXe siècle (rôle du Bauhaus entre autres) et enseigné maintenant couramment dans les écoles d'art et d'arts appliqués. L'un des objectifs principaux est de rendre possible l'information et de faciliter la communication. Ce qui est très important pour le bon fonctionnement des sociétés. Faire découvrir et pratiquer ce langage par les jeunes permettra toujours de faciliter des échanges constructifs et de relativiser le pouvoir que l'on prête parfois aux images. Je prends l'exemple de la publicité. C'est un piège odieux pour celui qui n'est capable ni de lecture, ni de distance et un vrai divertissement pour celui qui reçoit le message comme un signe du temps, une information dont le contenu n'est plus autoritaire. Nous pouvons jouer de tous les détournements imaginables qui vont transformer la publicité en un vrai spectacle dans les tunnels des images (métro, RER...).



Hide-sp

LdC : Pourquoi un journal aussi "sérieux" que *Le Monde* s'est-il converti au dessin de presse et à la photo ?

"Sérieux" serait-il le synonyme de triste et ennuyeux, vieillot et assommant ? Depuis longtemps *Le Monde* tentait l'humour, pour donner un peu de distance, l'actualité est souvent si cruelle ! Maintenant il a ouvert ses pages à la publicité et illustre ses articles de dessins de presse ou de photos, cela lui donne un petit air d'être de son temps, encore dans le coup... hum ! Oui mais la presse va mal. La télé, la radio, l'Internet ne sont-ils pas des outils plus révolutionnaires, plus réactifs surtout en termes d'images que le papier malgré le "sérieux" indéniable de nombreux quotidiens... ?

LdC : D'où vient la suprématie de l'image animée par rapport à l'image fixe ?

L'image animée reconstitue la vraie vie, et la vraie vie c'est notre quête à tous. Le grand problème des images est : comment être plus vrai que le vrai ? Le jour où l'image, qui n'est qu'illusion dans tous les cas, se sera parée de relief, ce qui est en bonne voie, l'image animée d'aujourd'hui autant que l'image fixe deviendra désuète. La solution serait d'abandonner les images et de vivre uniquement dans l'ici et maintenant de la vie sans images, mais avec formes, reliefs, matières, couleurs, sensations diverses... avec du vent et des odeurs du mouillé et du sec, du son et des sentiments...

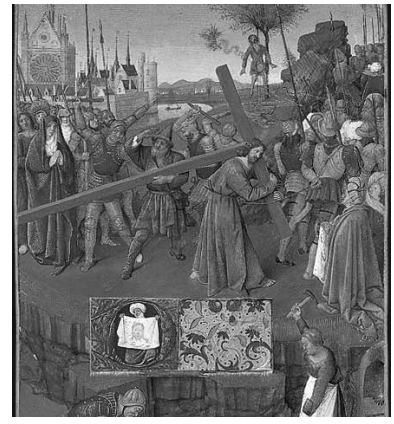
Des exemples célèbres mettent en scène la quête ultime de l'image avec des moyens simples voire simplistes.

Le premier est le Voile de Véronique sur lequel se révèle le visage du Christ - une empreinte presque photographique ? L'art en a fourni de nombreuses versions, mais ce ne sont que des représentations peintes ou sculptées moins séduisantes que la relation de l'histoire elle-même.

Le deuxième est la série *Anthropométrie* d'Yves Klein faite au début des années 60, nom donné par le critique d'art Pierre Restany à ce que Klein désignait comme "*la technique des pinceaux vivants*". Les corps nus des modèles féminins enduits de peinture viennent s'appliquer sur le support pictural. L'image révélée par l'empreinte du réel nous dit que la performance a bien eu lieu, et les corps absents nous disent la sensibilité d'un artiste en prise directe avec la vie. L'image, une trace à décoder pour comprendre l'art et les enjeux d'une époque.

Nos élèves sont dans une imagerie moins calme, souvent dans l'illusion. Je crois que les images de toute nature savent nous dire le monde violent, et particulièrement celles qui vont vite ou qui semblent dire vrai. Mais parfois il y a aussi des petits miracles et les images s'apaisent, nous apaisent. Il nous faut les lire pour comprendre le monde.

Alain Gobenceaux,
Professeur d'arts appliqués
à la retraite



Internet,

Au commencement, Internet, c'était uniquement des textes. Des mails qu'on s'échangeait, des "pages perso" remplies d'explications. Ils n'ont pas disparu bien sûr. Les blogs, les forums de discussion, les réseaux sociaux... sont encore majoritairement fondés sur les échanges écrits. Et les articles de presse traditionnels restent le principal modèle des sites d'information.

Et pourtant, l'image a commencé à envahir Internet, et ce n'est sans doute pas près de s'arrêter. Écrire des textes a toujours été à la "portée" de tout le monde. Produire, et surtout diffuser des images était généralement beaucoup plus difficile. Longtemps, les seules diffusions d'images "amateurs" possibles se limitaient aux soirées diapos ou vidéos (enregistrées en "super 8" ou VHS) en famille ou entre amis. Depuis quelques années, la possibilité d'installer facilement des logiciels de création, de mixage et de montage sur les ordinateurs individuels et la généralisation des appareils photos et caméras numériques bon marché ont généré une explosion de nouvelles réalisations. La version "minimale" de cette production est constituée des photos et animations "Power Point" qui s'échangent par mail (par exemple au moment des fêtes de fin d'année...). Le site Flick permet, lui, de partager ses albums photos à l'échelle du monde. Ce ne sont pas tou-

laboratoire de création d'images

jours les créations les plus originales ni les plus intéressantes.

Les sites You Tube ou Dailymotion sont devenus des points de repère incontournables, des cavernes d'Ali Baba de la production audiovisuelle amateur. Des "formes nouvelles" s'y inventent tous les jours. Quelques exemples de ce qu'on peut y trouver :

Une des premières façons de jouer avec les images est de détourner des extraits de films existants (hem, je sais, ce n'est pas toujours légal). *Le grand détournement* de Michel Hazanavicius et Dominique Mézerette (aussi appelé *La classe américaine*), long métrage "culte" diffusé une seule fois sur Canal+ a été entièrement réalisé de cette façon. Son casting comprend toutes les plus grandes stars hollywoodiennes, sur une trame inédite et farfelue. Pour des questions de droits, le film (réalisé avec l'aval des studios Warner dont sont tirés les extraits) n'est jamais sorti en DVD, mais il se trouve facilement sur Internet et a fait beaucoup d'émules. C'est l'œuvre de professionnels aguerris. Mozinor, lui, est un anonyme qui s'est fait connaître par sa réinterprétation très personnelle de toutes les voix des acteurs figurant dans des scènes tirées de films célèbres. Son humour n'est pas toujours très subtil, mais il est ravageur. Il existe aussi des sites mettant à disposition de ceux qui le veulent des bouts de films (souvent tirés de Bollywood, pour l'exotisme) pour en réinventer les sous-titres.

La dissociation entre le son et l'image peut aussi passer par d'autres stratégies. Très à la mode dernièrement, les "lip dub", ces vidéos d'amateurs chantant en playback un tube connu. Les jeunes de l'UMP s'y sont essayés il y a peu - avec un succès mitigé - si l'on en croit les commentaires que cette initiative leur a apportés.

L'animation "image par image" a connu un développement extraordinaire. Cette technique simple (une succession de clichés indépendants suffit à construire une séquence animée), longtemps restée l'apanage du cinéma expérimental, est devenue accessible à tous. J'ai vu ainsi sur Internet la tragédie d'Œdipe réinterprétée par des fruits et légumes, des guerres en Légo, des films peints image par image sur des murs ou dessinés avec des post-it qui ont l'air de se déplacer. J'ai vu des écrans de jeux vidéo "réinterprétés" par des humains réunis dans une pièce et jouant le rôle de pixels.

Dans le cadre de son film "Soyez sympas, rembobinez", ode à la production vidéo bricolée (dont il fut l'un des virtuoses avant de devenir cinéaste) Michel Gondry* avait invité les internautes du monde entier à poster sur Internet des films "suédés", c'est-à-dire (suivant une étymologie compliquée expliquée dans le film) des re-tournages avec les moyens du bord, du souvenir que des films célèbres leur avaient laissé. Les gagnants de son concours (dont une version de *King Kong* jouée par un chat) ont été intégrés aux "bonus" de son DVD. De même, une nouvelle version de *Star Wars*, constituée de la mise bout à bout de quelques minutes de films que s'étaient réservées et réparties pour les retourner des internautes du monde entier, a été rendue publique il y a peu. Le résultat est pour le moins... inégal !

Je ne prétends pas, bien sûr, que cette production exubérante soit d'une qualité toujours passionnante. Mais au moins, elle a permis une banalisation de l'image en tant que matière première, objet de création et pas seulement de consommation. Les artistes de demain s'inventent sans doute en ce moment sur Internet.

Isabelle Tellier
Loiret

** Signalons qu'il vient d'y avoir une exposition-rétrospective au Centre Pompidou (Paris) consacrée à M. Gondry,* L'usine des films amateurs.

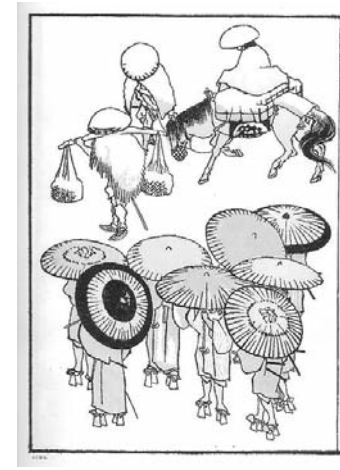
Le phénomène manga...

Le manga constitue depuis une quinzaine d'années un phénomène éditorial majeur en France, devenue son deuxième marché après le Japon d'où il vient. Il s'est ainsi imposé dans un pays doté d'une forte culture de bande dessinée, en renouvelant à la fois les codes de création et de lecture. En effet, le mode de production du manga a contribué à façonner une identité graphique très différente de la tradition franco-belge : usage quasi exclusif du noir et blanc, pages composées de vignettes plus grandes, en nombre plus restreint par page, peu de narration, et des dialogues souvent ramassés afin de conférer à l'action dynamisme et fluidité.

attribué à Sojo Toba

Le terme "manga" est composé de deux éléments distincts : "man" et "ga". Selon les définitions les plus répandues, le premier signifie "dérisoire" et le second "image". Pourtant, les deux éléments sont relativement polysémiques en japonais, et cette polysémie induit différentes perceptions du phénomène et de ses origines. Ainsi, la définition par "image" du second membre du terme est réductrice dans la mesure où "ga" correspond en fait autant sinon plus à "scène", le terme classique pour désigner "image" en japonais étant "e", que l'on retrouve par exemple dans ukiyo-e, ces "images d'un monde flottant". On peut déjà pressentir là une divergence entre dominantes picturale et narrative concernant l'appréhension que l'on a du manga et de son histoire. Mais c'est la définition du membre "man" qui nourrit les plus grands écarts entre les diverses conceptions concernant l'histoire du manga, que l'on schématisera ici, même si elles se recoupent parfois dans le détail.

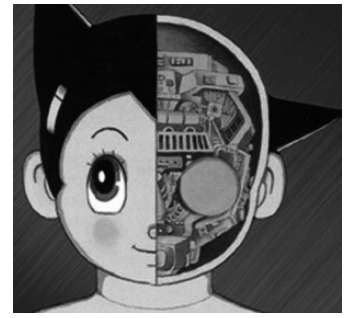
La première de ces conceptions lie le manga à la tradition picturale japonaise, et notamment à Hokusai Katsushika – dit Hokusai –, le maître de l'estampe, à qui l'on doit des séries de croquis qu'il avait lui-même baptisées au début du XIXe siècle à l'aide d'un néologisme : "manga". Il s'agit de la conception la plus répandue concernant l'origine du manga, et "man" relève alors des idées de spontanéité et de désordre. Manga signifierait dans ce cadre "images improvisées", "sans but préconçu". La seconde de ces conceptions, qui explique plus directement la transcription de "man" en "dérisoire", remonte aux représentations caricaturales que l'on retrouve dès les XIe et XIIe siècles au Japon, notamment celles attribuées au moine Sojo Toba. Cette tradition s'est notamment trouvée reprise massivement dans les illustrations du milieu du XIXe siècle, avec la caricature de presse et des illustrations oscillant entre divertissement et engagement. Enfin, une troisième conception rend cette fois compte du sens moderne du mot, associé à l'idée de bande dessinée japonaise, lui trouvant une origine historique et une étymologie propre. En effet, "man" signifie aussi "écoulement", "déroulement", "succession". "Manga" signifierait alors "suite d'images", et de là se



situations de mangaka
(créateurs de manga)

serait diffusé le terme au XXe siècle pour désigner les histoires racontées à l'aide d'images. Cette définition du mot "manga" rompt avec la tradition héritée de Hokusai et fait paradoxalement de son néologisme un simple homonyme.

Le manga moderne s'est ainsi développé au début du XXe siècle, avec notamment un premier essor dans les années 1930, avant de connaître une véritable explosion après guerre. La lecture de publications spécifiques constitue un loisir majeur pour cette jeunesse d'après la défaite. Ces publications prennent deux formes parallèles durant ces années : celles morales des grands éditeurs de Tokyo, qui reprennent certains auteurs d'avant-guerre et découvrent de nouveaux talents, et celles des akahon, diffusés dans la région d'Osaka – des "livres rouges" appelés ainsi du fait de la mauvaise qualité de leur papier et de leur encre. Ces akahon étaient des bandes dessinées produites comme objets consommables, jetables, distribués dans des réseaux en marge des librairies, et dont les histoires ne portaient pas le plus souvent de signature d'auteur. Le succès de certains de ces récits à la fin des années 1940, notamment ceux d'Osamu Tezuka – l'auteur du *Roi Leo* ou d'*Astro Boy* – ont conduit les éditeurs de la capitale à s'adapter à ce modèle émergent, à réserver une place à ces récits construits comme des rendez-vous réguliers avec le jeune lectorat, sur le mode d'aventures à suivre dans une réelle continuité narrative. La composition même des planches s'en trouva bouleversée par les impératifs nouveaux induits par ce type de récit, avec l'usage de vignettes à la disposition et la taille étudiées, signifiantes, et l'emploi de phylactères pour les dialogues. C'est à ce moment que naît le manga moderne, dont les publications actuelles sont les héritières, à travers des réseaux de divers magazines de prépublication très bon marché, spécialisés en fonction de lectorats ciblés, par âge et par sexe, et dont certains tirages dépassent le million d'exemplaires hebdomadaires ou mensuels. De manière réflexive, la série Bakuman, de Tsugumi Ohba et Takeshi Obata, publiée dans le *Weekly Shonen Jump*, le plus important de ces magazines, raconte actuellement, selon les codes du shônen – le manga pour jeunes garçons – la vie même de ce milieu, partagé entre aspirations créatrices et impératifs commerciaux.



Tezuka

Aurélien Pigeat
Yvelines

NB : La source principale d'information utilisée pour cette présentation est l'ouvrage de Karyn Poupée, L'Histoire du manga*, Tallandier, 2010.*

Propos de Piem, dessinateur de 87 printemps

"J'ai commencé à dessiner pour *Témoignage Chrétien* sous l'occupation. Puis j'ai dessiné au *Figaro*, qui à l'époque représentait une certaine bourgeoisie éclairée.

Je ne suis pas un journaliste. Je suis un primaire actif, j'ai besoin d'agir.

On a toujours beaucoup valorisé les mots. Quand j'étais écolier, je n'aimais pas l'orthographe. Si je réfléchis, c'est sur des éléments concrets. Le dessin, par l'allégorie, permet la simplification pour la compréhension.

J'ai fait des livres avec des paraboles sur la famille, l'argent, Dieu... Je m'impliquais sur des sujets qui m'intéressent, pas en fonction de futurs lecteurs.

Aujourd'hui le texte se diffuse plus rapidement que jamais. La compréhension de l'autre est très difficile. Si on ne veut pas le saisir avec honnêteté, il est très aisé de détourner sa pensée. Le fascisme utilise ainsi les mots pour arriver à ses fins.

Mais l'image est également plus définitive de nos jours, avec plus de force : une croix gammée ou une étoile de David suffisent à révéler, à impliquer beaucoup d'idées ou de sentiments par elles-mêmes. L'image fait désormais partie de l'échange.

Dans ce monde, ce qui compte, c'est le rapide, le définitif sans nuances. Dans la mémoire, le dessin marque bien plus souvent que le texte. Il peut dépeindre avec une réalité brutale, efficace. Il vous donne une force dont l'auteur n'est pas forcément à la hauteur. Il y a un risque de démagogie. Aujourd'hui on a tendance à simplifier, à prendre les gens pour des imbéciles. La mauvaise foi est redoutable.

J'aime, tu aimes, il aime, nous aimons, vous aimez, ils aiment L'école p. 65 Piem
Avec l'aimable autorisation de Piem

L'image a également ses dangers décuplés maintenant à cause de sa diffusion incontrôlée par les médias. Le dessinateur des caricatures de Mahomet : combien y a-t-il eu de morts à cause de ce dessin ? Notre responsabilité est démultipliée par les technologies. On ne peut se faire passer pour un rigolo.

Actuellement je me suis lancé dans l'écriture. Je prépare *Le Petit Piem illustré* : il y aura une centaine de dessins à partir de mots issus de certains de mes "états d'âme". Les mots me viennent à l'esprit dans la journée puis je fais une synthèse avec un dessin. Mais mon dessin dit parfois plus que ce que j'avais prévu au départ.

Et je me déplace encore à des rencontres où je dessine sur un thème choisi de réflexion. Je commente en même temps que je dessine. Bref, je donne un sens au trait. Cela dépend du combat, les occasions ne manquent pas. Si je pars sur l'histoire du monde, c'est de l'humour, donc ce n'est pas grave, mais c'est grave quand même. L'humour, plus c'est difficile, plus on en a besoin.

Nous vivons une époque sans être sûrs qu'elle soit un moment qui fasse avancer le monde. On se sent emporté, ou on marche sur les flots, ou on reste indifférent parce que l'égoïsme protège. Le plus difficile aujourd'hui est de ne pas avoir peur. Les malins en font des batailles. On oppose riches et pauvres, Allah et Dieu. Nos dirigeants n'ont pas de programme, mais on nous trouve un adversaire. Je suis toujours régulièrement dans une grande colère : on ne peut accepter que les choses restent en état.

En ce moment je suis en colère contre la fameuse "tolérance zéro" ou à cause de l'histoire de l'Église romaine. Que ne fait-on pas subir aux prêtres mariés au nom de l'amour !

Je suis aussi indigné de la façon dont le monde de l'Éducation Nationale traite les enseignants de maternelle. C'est une vocation bien précise qui ne peut se passer de formation professionnelle. L'an dernier, j'ai participé à la décoration d'un mur d'école dans une commune voisine. J'ai vu la patience qu'il faut avec les enfants. Certains d'entre eux sont trop gâtés, tout en étant en même temps "abandonnés". À cette inauguration, j'ai vu autant de bonne volonté que d'indifférence, de la part des parents comme des autorités, et l'absence de personnes de l'institution Éducation Nationale m'a mis en colère. C'est comme si on disait aux enfants "allez, partez", et que, quand ils se retournent, il n'y a plus personne.

Bien sûr, la nostalgie est un risque vrai. Une question importante pour moi est de transmettre. Comme dans Péguy, mon espérance part du passé, touche le présent et prépare l'avenir.

Comme quand j'étais à la JEC, il faut amener chacun à avoir son propre rôle dans le groupe. Un groupe est le fruit d'individus complémentaires et différents où chacun ne peut faire plus que ce qu'il peut faire. Alors qu'on croit que ce qui vous arrive est un dû, c'est en fait lié à notre mérite. Être ambitieux, c'est prendre le risque de la déception. Mais est-ce que les cauchemars de l'enfance ne sont pas parfois pires que la vie des adultes ?

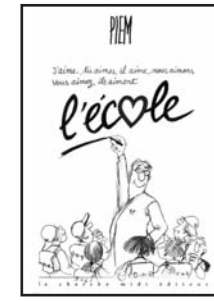
Le bonheur, en dépit des douleurs, fait partie de la vie. La nuit, le jour, l'ombre, la lumière servent de repères, de baromètre.

Recueillis par Mireille Nicault
Novembre 2010

Un combat pour la paix et les droits de l'homme : cartooningforpeace.org

Cette association regroupant quelque 75 caricaturistes originaires de tous les pays, et créée par Plantu, a pour but d'aider les rédacteurs en chef, les directeurs artistiques à ne pas avoir peur. "Si nous proposons une trêve des blasphèmes pour ne pas humilier les croyants, pas question de baisser la garde face aux intolérants. Il nous faut déranger les dirigeants de ce monde et maintenir le débat d'opinions".

La MGEN est partenaire de cette association.



Le livre de Piem est disponible en librairie, Ed. Le Cherche midi

Le Miroir et l'Amour

Le miroir et l'AMOUR pratiquent en commun
la "chirurgie du cœur",
une chirurgie à cœur ouvert.

Mais alors que le miroir opère à vif
et sans anesthésie,
l'amour MENDIE.

Il mendie avec insistance, car il est impérieux.

Mais avec douceur aussi et avec patience,
et c'est à sa patience que se mesure l'amour :
un pas égal et sûr, telle est l'allure de l'amour.

Ce qui l'intéresse, ce n'est pas d'avoir raison,
de dominer, de posséder,
mais d'être reconnu.

L'amour DÉLIE : il délie la langue, il délie le cœur,
autant qu'il déploie les corps.

Il est buisson de gestes obscurs,
à travers lesquels nous tentons
de nous retrouver tout entiers.

Et s'il lui arrive de nous déchirer,
c'est pour mieux nous libérer.

Alors que coule en nous le grand fleuve
des Visages tant aimés.

Cœur humain naufragé, la Pierre, le Mot, l'Amour et le VISAGE,
qu'ils te soient, qu'ils nous soient
comme autant de RIVAGES.

Paul Baudiquey
Pleins signes - Cerf

La photo, la réalisation de vidéos ou de films ne sont pas de simples prises d'images, mais ce sont aussi des messages que l'on fait passer.

Ainsi des Amérindiens du Canada, des jeunes Africains, initiés à ces moyens techniques en font des outils pour exprimer et faire connaître leurs cultures et leurs combats.

L'image médiatique des enseignants et de l'école en Slovénie

En Slovénie, l'image médiatique des enseignants vient au premier plan, pas seulement au commencement et à la fin de l'année scolaire, mais aussi à l'occasion de la Journée Mondiale des enseignants et de la distribution des prix annuels pour les enseignants. L'image des enseignants dans les médias (...) reflète un accroissement de l'intérêt pour l'enseignement et parallèlement une amélioration du statut social des enseignants.

L'image médiatique de l'école donnée par l'UNESCO semble être étroitement liée au message de cette Journée. Cette année le rapport de l'UNESCO sur la situation globale dans l'enseignement présente le cadre de maintes comparaisons. Par exemple, en Slovénie, il y a 30 000 enseignants et le nombre est satisfaisant. Au contraire, au niveau mondial on aurait besoin de 18 millions d'enseignants qualifiés. On risque de manquer l'objectif d'assurer l'éducation primaire pour tous d'ici 2015. Les médias visant le public spécialisé ont présenté aussi d'autres défis, surtout le plan de l'UNESCO élaborant "une bonne politique de recrutement qui assurerait la continuité et la qualité" (UNESCO-PRESS, Press Release N°2008-88, 30-09-2008). Les médias ont utilisé cette Journée pour attirer aussi l'attention sur les changements récents qui ont eu lieu dans l'école slovène. Cette année, c'étaient surtout le repas gratuit pour chaque élève de l'école secondaire (14-18 ans) et la réforme du secondaire qui laisse aux enseignants le libre choix du matériel didactique, mais qui demande l'harmonisation entre les programmes. Une des conséquences d'une telle présentation de l'école est un renforcement de l'image positive des enseignants.

Par conséquent, les prix décernés aux enseignants sont devenus aussi une partie intégrante des informations. En 2008, le prix Slomsek, d'après le nom de l'évêque A. Martin Slomsek dont la contribution au développement du système scolaire slovène a été reconnue au niveau national (voir SIESC*-ACTUEL n°35), a été bien présenté par les médias. Le prix, fondé en 2004 par l'Association des Pédagogues Catholiques de Slovénie (DKPS), est d'une grande importance au niveau national parce qu'il a établi l'égalité entre les enseignants : les catéchistes aussi peuvent être primés. Marjeta Brence a été en 2006 la première a être honorée par ce prix pour son enseignement du catéchisme, son engagement international au sein du SIESC et son enseignement du français et de l'anglais au lycée. Sur les trois lauréats de 2008, deux ont obtenu aussi le prix pour leur enseignement du catéchisme. Parmi eux, Maja Aleksandra Antic qui a en outre été nommée pour son enseignement de l'allemand et de la géographie à tous les niveaux d'enseignement. En plus, son rôle au niveau administratif a été souligné dans la nomination. Le prix de Maja A. Antic est d'une grande importance parce que la lauréate est engagée dans le travail du SIESC. Sa contribution aux deux congrès de la Fédération Européenne des Enseignants Chrétiens en Slovénie, a été très appréciée. Par conséquent, les compliments pour cet honneur devraient être accompagnés par les meilleurs vœux pour son engagement futur dans le domaine national et international.

Darja Mazi-Leskovar
SIESC-Actu, Janvier 2009

** Fédération Européenne d'Enseignants Chrétiens*

Les banlieues rêvent leurs histoires

À l'image de ces jeunes pressés de découvrir le monde, le festival international, Génération Court, présente des courts métrages réalisés par des jeunes de la banlieue... des cinq continents.

Chaque année, l'Office Municipal de la Jeunesse d'Aubervilliers[1] (OMJA), en Seine-Saint- Denis, propose aux jeunes de rêver des histoires : la première est gravée sur DVD, les autres sont dans l'aventure humaine que constitue un tournage ici ou ailleurs. Fondé en 2006, le festival Génération Court s'est d'abord déroulé à Aubervilliers, où quatre équipes de jeunes ont présenté leurs courts métrages sur un écran géant face à 1 500 personnes avant qu'ils ne soient projetés dans les pays où se déroulaient les séjours de solidarité organisés par l'OMJA. Parallèlement à ces projections, les jeunes d'Aubervilliers et ceux des pays d'accueil coréalisaient de nouveaux courts métrages.

Très rapidement le festival a pris une dimension professionnalisante en France. Dès la 2e édition, l'École internationale de création audiovisuelle et de réalisation de Paris (EICAR) proposait au lauréat une formation en BTS audiovisuel. L'année suivante, Luc Besson devenait parrain du festival. Et en 2009, Stéphane Hessel acceptait que son nom soit donné au prix international. Pendant ce temps la liste des pays participants s'allongeait. Afrique du Sud, Algérie, Brésil, Chine, Mali, Sénégal. En 2010, des jeunes des favelas ou des ghettos ont travaillé avec des jeunes banlieusards français pour écrire et réaliser ensemble des films courts.

À travers Génération Court, c'est un message fort que la jeunesse envoie au monde, le reflet d'un imaginaire évoluant dans un environnement urbain en mutation incessante. Les courts métrages réalisés sont souvent axés sur le quotidien - un quotidien idéalisé dans des scénarios où les personnages sont brutalement face à leur destin - mais dans le fond ils racontent la quête des origines, le duel entre tradition et évolution et les codes transgressés. Parfois, les mentalités s'affrontent : les jeunes de Soweto (Afrique du Sud) tenaient absolument à une fin heureuse et à donner une image positive (voire lénifiante) de leur association. Les Français ont cédé à leurs copains tout en glissant un zeste de parodie dans la réalisation.

Le festival Génération Court est devenu un rendez-vous incontournable : plus de 1800 spectateurs lors des soirées organisées en France et 900 personnes à l'étranger. Mondialisation vue à travers une caméra vidéo, les images de Génération Court bousculent les clichés.

Magali Bergès
Journaliste

Extrait de la revue Altermonde *n °24 décembre 2010*
Avec leur aimable autorisation
1/ OMJA 61 rue de la Commune de Paris, 93300 Aubervilliers, www.generationcourt.com

Amérindiens : la résistance par la vidéo

Ces vingt dernières années, des ateliers vidéo communautaires ont vu le jour à travers l'Amérique indienne, au Canada. Les autochtones y réalisent les films de leur choix, pour eux-mêmes et pour mieux faire connaître leur culture et leurs combats. En septembre 2010, le Festival Ciné Alter'Natif en proposait une sélection au public nantais.

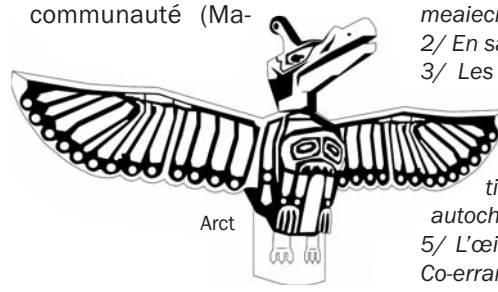
En septembre 2010, Kevin Papatie, réalisateur algonquin, était présent au Festival Ciné Alter'Natif[1], où il représentait le Wapikoni Mobile, un studio ambulant de formation à la vidéo se déplaçant dans les communautés autochtones du Québec[2]. Pour lui, *"il n'existe pas de cinéma "amérindien" en tant que tel. Les cinéastes sont formés par des Occidentaux, donc la technique reste la même. Mais, sur le fond, les propos sont entièrement différents"*. C'est ce qu'il nomme le *"métissage par la caméra"*, qu'il considère comme une richesse. *"Grâce à l'outil des Blancs, c'est la première fois que les Premières Nations peuvent réellement s'exprimer[3], loin des clichés"*, reflétant la variété de leurs modes de vie et de leurs visions du monde.

Droit à la parole

Tous les peuples amérindiens ont un point en commun : ils évoluent dans un contexte historique de colonisation, d'expropriation et d'oppression, auquel participent les médias. Certes, les documentaires sur les Amérindiens ne manquent pas, mais transmettre leur parole est une chose, leur donner les moyens techniques de s'exprimer par eux-mêmes en est une autre. Et, trop souvent, ne bénéficiant pas des mêmes réseaux de diffusion, leur production est ignorée.

"Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, de leur image et à établir leurs propres outils médiatiques, dans leur propre langue"[4] représente un pan non négligeable de la lutte des peuples autochtones pour leur autodétermination. Plus qu'un moyen de véhiculer un message, l'acte de filmer devient une finalité en soi, l'ultime émancipation, *"l'histoire en mouvement racontée par ceux qui la font"*[5].

Les ateliers vidéo ont aussi un pouvoir émancipateur. En maîtrisant cet outil, les jeunes se construisent et construisent l'avenir de leur communauté. C'est particulièrement frappant dans les films du Wapikoni Mobile, dans lesquels les jeunes extériorisent leurs souffrances causées par la misère, l'alcool, la drogue ou le suicide. Le*"Wapi"*, tel que l'appellent affectueusement les participants, a été créé en 2004 par la réalisatrice Manon Barbeau. Très tôt, l'Office National du film du Canada lui accorde son soutien. 850 jeunes issus de 18 communautés ont été formés par des jeunes cinéastes professionnels, donnant naissance à plus de 300 courts métrages. Le Wapikoni Mobile jouit maintenant d'une bonne distribution dans les festivals internationaux. Sipi, coordinateur vidéo du projet dans sa communauté (Mannawan), n'a qu'un seul regret : que les formateurs ne restent pas plus d'un mois dans chaque communauté. Pour résoudre le problème, à Kitcisakik et Wemotaci, les studios sont maintenant permanents.



Devenir autonome

L'objectif des ateliers vidéo comme ceux du Wapikoni Mobile est double. Il s'agit à moyen terme de favoriser l'appropriation des outils de communication par les communautés et à plus long terme de créer un réseau de réalisateurs autochtones. Invitée au Festival Internacional de los pueblos Indigenas à Quito (Équateur), Claudie Ottawa, jeune cinéaste du Wapikoni, y a découvert la réalité des communautés autochtones de l'Amérique du Sud. Impressionnée par *"l'impact des œuvres visionnées*", elle avoue "*ne plus pouvoir filmer comme avant*", souhaitant dorénavant faire des films "plus engagés". Ainsi, le "métissage par la caméra", si cher à Kevin Papatie, est à l'œuvre...

Sophie Gergaud
Association de la Plume à l'écran
Avec l'aimable autorisation
d'Altermondes n° 24
Décembre 2010

1/ Le Festival Ciné Alter' Natif est organisé chaque année par l'association De la Plume à l'Écran (www.delapiumeaiecran.org)
2/ En savoir plus www.wapikoni.ca
3/ Les Premières Nations sont les onze nations autochtones du Canada.
4/ Article 16 de là Déclaration des droits des peuples autochtones (septembre 2007)
5/ L'œil des Zapatistes, Promedios, Co-errances IPromedios, juin 2006

Yves Carrier
Mgr Oscar Romero : Histoire d'un peuple, destinée d'un homme.
Cerf, 2010

Le 24 mars 1980, à San Salvador, Mgr Romero est assassiné d'une balle en plein cœur, juste après avoir achevé son homélie. C'est pour lui la fin logique de la conversion qui fut la sienne à 59 ans, à la suite de l'assassinat de son ami jésuite le Père Rutilo Grande, grand acteur de la formation auprès des communautés de bases et des délégués de la Parole.

Sa foi en Dieu devient inséparable de son lien aux plus pauvres de son pays. Il vit alors pleinement l'option préférentielle pour les pauvres, orientation choisie par la conférence des Évêques de l'Amérique latine en 1968 à Medellin, dans la dynamique de Vatican II. Dans ce pays où la répression devient la norme, où posséder une bible est jugé un acte subversif, il soutient et forme ses fidèles grâce à une radio, un journal, un service juridique et par ses homélies qui durent deux heures chaque dimanche ! Il travaille ainsi pour une conscientisation de son peuple. Il dénonce sans cesse la structure de péché de la richesse et de la puissance qui traite injustement des hommes. Il appelle chacun à la conversion, riches ou pauvres. Il comprend que l'histoire du salut est inséparable de la reconnaissance de la dignité humaine et que l'Évangélisation est un travail de promotion humaine en vue d'une vie au service de ses frères.

Ce livre, qui fait de nombreuses références aux homélies de Mgr Romero, développe également dans une première partie le contexte historique de cette lutte des paysans sans terre pour la reconnaissance de leurs droits. Après la mort de Mgr Romero, la guerre civile éclatera en 1981 et durera dix ans ! Elle fit 100 000 morts dans ce pays, le plus petit de l'Amérique Latine.

M.-F. Tinel
Rhône

Mea culpa

Inutile d'épiloguer sur les turpitudes de Silvio Berlusconi et leurs suites judiciaires. La machine semble s'emballer et tout commentaire risque de vite devenir obsolète. Trop facile d'ironiser sur les contorsions langagières du Cardinal Bagnasco, président de la C.E.I. (Conférence des Évêques Italiens) pour demander un peu plus de dignité aux dirigeants politiques. Il n'est cependant peut-être pas inutile de rappeler les circonstances dans lesquelles, il y a trois ans, au printemps 2008, ce même Berlusconi est arrivé au pouvoir.

Le Président du Conseil d'alors, Romano Prodi, désirait instituer un PACS à l'italienne, le DICO : Droits des Individus vivant en Couple. C'était pour lui une question de justice sociale. L'Église italienne y vit une attaque satanique contre l'institution sacrée du mariage chrétien. Ses fidèles de l'ex-démocratie chrétienne lâchèrent Romano Prodi et la crise ministérielle provoqua des élections législatives anticipées.

Pendant la campagne électorale d'alors, nous étions dans les Pouilles et visitions de nombreuses églises. Dans leurs stands de presse, à la disposition de tous, s'étalaient des monceaux d'affiches, de tracts, de revues, de journaux. Tous ameutaient les fidèles contre le DICO et les suppôts du diable qui le maintenaient à leur programme de gouvernement. Il était impossible à un chrétien de voter pour ces gens-là. La conclusion, tacite mais logique, s'imposait : il fallait voter pour le camp d'en face, celui de Berlusconi, qui refusait le DICO et défendait la moralité publique. Ce déchaînement ne fut pas sans influer sur le retour du Cavaliere au palais Chigi.

On connaît la suite. Elle était prévisible. Les scandales berlusconiens ne datent pas d'aujourd'hui. Pourquoi a-t-il fallu qu'ils descendent jusqu'au bas-ventre pour que la C.E.I. ose prudemment les aborder ? On pouvait attendre - oh ! pas une repentance, peut-être une simple formule liturgique même pas trissée avec l'adjectif "maxima", - un simple "mea culpa" au moins suggéré.

En critiquant le Président du Conseil, le Cardinal aurait-il oublié le dicton populaire. "Peccato di pantalone, Pronta assoluzione" (faut-il traduire ?). Il peut bien lâcher Berlusconi. Celui-ci restera (pour longtemps encore ?), le sauveur du mariage chrétien.

Louis Touvier Charvonnex

Post-Scriptum.
Soyons justes. La C.E.I. (Conférence des Évêques Italiens) a ouvertement pris position pour la célébration du cent cinquantième anniversaire de l'Unité italienne. Cela, alors qu'au sein même du gouvernement Berlusconi, les ministres de la Ligue du Nord affirment "qu'il n'y a rien à célébrer". Un petit oubli dans cette intervention : les artisans de l'Unité, Roi, ministres, généraux, furent tous excommuniés pour avoir touché au domaine temporel du Saint Père. Le prêtre miséricordieux qui assista l'agonie de Cavour et lui administra les sacrements fut lui-même déclaré "suspens a divinis". Peut-être serait-il intéressant de revenir plus sérieusement sur ce "cent cinquantième"...

La photographie, outil essentiel à la liberté d'expression

Je m'appelle Thomas Saunier. Je suis issu de l'enseignement agricole et diplômé d'un BTSA. J'ai 22 ans et je réside à Pessac. Depuis mon plus jeune âge, je baigne dans une atmosphère familiale qui respire l'Afrique : ma mère est née en République Centrafricaine. Le rêve d'aller à la rencontre de ce continent et de ses habitants m'a toujours habité. C'est grâce à ma rencontre avec l'association Cœur Soleil[1] que j'ai pu réaliser mon projet pour les enfants des rues de Kinshasa[2], capitale de la République Démocratique du Congo.

Initiation à la photographie

La République Démocratique du Congo est un pays compliqué. Mais si on fait un effort pour le comprendre, on ne peut qu'y être sensible. Dans cet océan de misère et de pauvreté, j'ai fait des rencontres exceptionnelles sur le plan humain en côtoyant les personnes qui font que l'ORPER[3], le partenaire congolais de Cœur Soleil, est synonyme d'espoir pour des enfants qui viennent de la rue, où ils ont atterri parce que leurs propres parents les ont accusés de sorcellerie...

L'ORPER permet à ces enfants de découvrir la vie du bon côté, les inscrit à l'école, les initie à la danse, à la percussion et au théâtre. Moi je suis venu pour leur faire découvrir la photographie. Un outil essentiel à la liberté d'expression, a fortiori dans une ville où elle est interdite dans les rues, où tout est contrôlé, où il faut des autorisations officielles. Pas facile. Les jeunes congolais connaissent les appareils photo mais ils ne connaissent, ni les règles ni les principes de la photographie. C'était là où se situait mon travail avec les garçons du centre de Modjipa et les filles du centre de Yahuma.

Mon programme était simple pour pouvoir coller au mieux à la vie et aux envies de ces adolescents. On a commencé par l'histoire de la photographie. Puis, je leur ai proposé de visionner le DVD de *C'est pas sorcier*, consacré à ce sujet. Cette émission est un véritable outil pédagogique grâce auquel les enfants comprennent mieux le principe de la photo. Cette phase d'accumulation de connaissances s'est faite avec la participation de l'éducateur qui traduisait en lingala pour que les enfants comprennent et ne se découragent pas. C'est seulement après que nous avons pris nos premières photos, sur des sujets libres. Ils ont ainsi pu mettre en pratique l'une des dix règles de base apprises au début : ne pas être déçu de ses premières photos car c'est en faisant des erreurs que l'on apprend.

On ne cesse jamais d'apprendre

Le travail s'est ensuite organisé autour de la photographie d'objets de leur quotidien : des objets scolaires et de loisirs ; des objets d'habillement et d'hygiène ; des objets de cuisine et des meubles. Nous avons discuté de leur travail et c'est alors que j'ai intégré la notion de message. La photo n'est pas qu'une prise d'images, c'est aussi un message que l'on fait passer. Après une semaine de travail, je savais quels étaient ceux qui maîtrisaient les règles et les principes. Celui qui a fait les meilleures photos veut d'ailleurs être journaliste. Malheureusement, ce sont des études très chères. Espérons que l'ORPER lui trouvera un généreux parrain !

Au final, j'ai réussi à introduire une nouvelle activité dans le programme de l'ORPER. Les réactions des éducateurs ont confirmé mon espérance. Quand je leur ai dit que l'ordinateur portable, les trois appareils photos numériques et l'imprimante que j'avais amenés étaient pour eux, j'ai pu voir une lumière brillante dans leurs yeux. Toujours accompagnée de leur formidable sourire... On ne cesse jamais d'apprendre en Afrique. Il suffit de garder les écoutilles grandes ouvertes et ne pas avoir peur des expériences. Si vous venez en Afrique, les Africains sauront vous accueillir et si vous arrivez avec l'envie de partager, de découvrir, vous allez ne plus vouloir partir de ce continent magnifique qui attire tant de convoitises. Et qui, ne l'oublions pas, est notre terre d'origine.

Thomas Saunier
Gironde

1/ Association Cœur Soleil, Maison des Associations, 19 avenue Pierre Wiehn, 33600 Pessac,
2/ Mon projet a reçu le prix zoom d'argent de la Ville de Pessac, en novembre 2007, ainsi que le prix Envie d'Agir de la Direction régionale et départementale Jeunesse, sports et cohésion sociale (DRDJS).
3/ Œuvre de reclassement et de protection des enfants de la rue, à Kinshasa (ORPER).

Revue Altermonde *n° 10 Hors série, second trimestre 2010*
Avec leur aimable autorisation

La Bible ? D'abord un évènement qu'est la récente mise à jour de la TOB. Puis un mode d'emploi où les auteurs vont guider le "lecteur-pèlerin".

Tolérance intolérante ? Quel beau sujet est ici traité. Et l'éthique a bien sa place à sa suite. Mais que de questions (persécutions des chrétiens, à propos de la foi et de l'Église, prendre une décision en politique...) se posent à nous !

En face de l'image, quelles réactions peut susciter ce que l'on appelle le Street Art ? Basquiat et Bansky sont tout indiqués pour illustrer cette réflexion. Il est fort intéressant de voir comment Philippe Descola, anthropologue, voit l'image du monde et les conséquences qu'il en tire.

Quant à Claude Ollivier, il reste classique avec Rameau, Bach et Couperin, ou "du clavecin au piano".

La TOB, revue et enrichie

La Bible. Traduction œcuménique.
Notes intégrales, 11e édition. Bibli'O, Cerf, 2010, 2783 p., plus cartes.
Notes essentielles, Bibli'O Société Biblique Française. Cerf, 2010, 2079 p., plus cartes, 16,50 €

La TOB vient donc de paraître dans une nouvelle édition, sous deux formes comme précédemment. Quelles sont les particularités de cette nouvelle édition ?

On a d'abord relu attentivement la traduction, et surtout les introductions et les notes, ce qui avait déjà été fait en 2003 pour le *Pentateuque*, étant donné l'évolution récente de l'exégèse.

On a surtout donné à l'ouvrage deux dimensions supplémentaires, l'une œcuménique, l'autre qu'on peut dire interreligieuse :

- alors qu'on avait jusqu'ici ajouté aux livres de la Bible hébraïque (admis par tous les Chrétiens) les "deutérocanoniques", reconnus par les seuls catholiques, on a ajouté cette fois six textes reconnus par les orthodoxes comme méritant d'être lus dans les assemblées liturgiques : 3e et 4e Esdras, 3e et 4e Maccabées, Prière de Manassé, Psaume 151... Ceux-ci n'avaient jamais fait partie d'une Bible en français – et d'autre part, c'est à la demande de l'Amitié Judéo-Chrétienne qu'on s'est préoccupé de la traduction du mot *loudaioi* (Juifs) dans l'évangile de Jean. On risquait en effet de donner à cet évangile un caractère antisémite si on comprenait qu'il s'agissait dans tous les cas de l'ensemble du peuple juif. En y regardant de plus près, on a été amené à diversifier la traduction : "Judéens", "autorités juives", "ces juifs"...

Nous avons ainsi une Bible à jour de l'exégèse actuelle à la disposition de l'ensemble des chrétiens de langue française.

Claude Wiéner

La place de l'objection de conscience

Mgr Jean Laffitte
Tolérance intolérante ?, Petite histoire de l'objection de conscience.
Éditions de l'Emmanuel, 2010, 55 p., 8,50 €

Un petit livre facile à lire et important pour comprendre ce qui se cache derrière les valeurs que nous défendons.

Le titre du premier chapitre donne le ton "Ce que la tolérance ne peut tolérer" .

Interrogeant tour à tour l'événement de la mort de Socrate, la tragédie du dialogue impossible entre Créon et Antigone, les Maccabées rendant témoignage au Dieu unique, la cohérence morale de la foi chrétienne à travers la *Lettre à Diognète* ou le "cas Thomas More", l'auteur nous conduit jusqu'à nos jours pour conclure :

"*Une société tolérante ne peut tolérer que s'exerce en son sein un droit d'objection de conscience, car elle n'est plus en mesure d'accepter les valeurs supérieures qui s'expriment en son sein. Elle choisit alors des valeurs consensuelles, dont certaines, infailliblement, la conduisent à la mort*".

Un petit livre facile à lire... et éclairant.

Marie-Thérèse Drouillon

Une réalité intolérable

RAPHAËL DELPARD
La persécution des chrétiens aujourd'hui dans le monde.
Éd. Michel Lafon (Neuilly-sur-Seine), 2009, 350 p., 20 €

Le temps des martyrs n'est pas seulement celui des premiers siècles de l'Église : aujourd'hui, au début du XXIe siècle, les chrétiens sont persécutés à travers le monde dans une cinquantaine de pays.

L'ouvrage de Raphaël Delpard présente le résultat objectif d'informations diverses et d'un certain nombre d'enquêtes personnellement effectuées sur place dans des conditions difficiles et même dangereuses. Les États sont passés en revue pour y préciser la situation des chrétiens, catholiques, protestants ou membres d'autres communautés chrétiennes : États encore communistes (Chine, Corée du Nord, Vietnam, Laos), États hindouistes ou bouddhistes (Inde, Sri Lanka) et, très nombreux, États à dominante musulmane (de la Mauritanie à l'Indonésie en passant, entre autres, par l'Algérie comprenant des Kabyles chrétiens, l'Égypte avec environ 10% de Coptes chrétiens, le Soudan, le Nigeria, l'Éthiopie, l'Arabie, les pays du Moyen-Orient, la Turquie, l'Irak, l'Iran, le Pakistan). Les procédés sont toujours les mêmes : condamnations à des emprisonnements plus ou moins longs, tortures, enlèvements et séquestrations, meurtres, viols rituels et mariages forcés de femmes, partout violences et vexations. Ces agissements sont imputables soit aux États, à leur police et à leurs tribunaux, soit, souvent aussi, à des groupes d'islamistes fanatiques, certes très minoritaires dans l'ensemble de la population musulmane, mais dont les exactions laissent plus ou moins passifs les gouvernements eux-mêmes.

L'auteur se déclare athée, mais en même temps révolté contre une réalité intolérable trop facilement négligée et dont il veut faire prendre conscience concernant des États qui, dans leur statut constitutionnel et par leur adhésion aux textes internationaux sur les droits de l'homme, reconnaissent la liberté religieuse, laquelle est de fait violée. D'autre part, il remarque qu'en France notamment, sauf quelques interventions ponctuelles, les organes médiatiques et même les évêques n'insistent guère sur de telles persécutions. Pensons-nous à être vraiment solidaires de ces chrétiens persécutés ?

En annexes sont fournies des informations sur l'aide qui peut leur être apportée et sur les associations qui mènent pour les soutenir une action courageuse.

Jacques Dagory

Décisions politiques

MARTIN HIRSCH
Secrets de fabrication.
Grasset, 2010, 306 p., 18 €

Avec une grande liberté, Martin Hirsch livre dans ses chroniques la face cachée des décisions politiques.

Comment résister à la proposition récurrente d'un ministère – celui du logement – et ne pas renoncer au projet de RSA "qui coûte si cher et semble difficile à financer" ?

Comment se faire respecter quand on est seulement haut-commissaire ? Être craint, répond Martin Hirsch. Il faut qu'on se dise : "Attention, Hirsch, si on ne l'écoute pas, il est capable d'en faire un pataquès".

Le ton est donné et l'on découvre comment on peut mettre en œuvre une politique sociale ambitieuse sans faire de la politique.

On reprend espoir en constatant que l'on peut servir l'intérêt général sans renoncer à ses convictions.

Chantal Guilbaud

Des questions fondamentales ?

JEAN RIGAL
Ces questions qui remuent les croyants.
Éditions Lethielleux, DDB, 2011, 336 p., 20 €

C'est sur le terrain, dans son Aveyron natal et dans les multiples sessions qu'il anime à travers la France, que Jean Rigal – longtemps professeur à l'Institut Catholique de Toulouse – accueille "ces questions qui remuent les croyants".

Elles sont fondamentales : Qu'est-ce que la foi et comment peut-on l'exprimer ? Les dogmes sont-ils intangibles ? Que dire en face du scandale multiforme du mal ? Peut-on "croire" en l'église ? Qu'attendre de la rencontre entre chrétiens, juifs, musulmans ? etc.

Beaucoup d'autres interrogations sont présentées, analysées, nourries, au long de ce livre – le 18ème – de ce théologien accompagnateur ! Il les examine et met sa compétence, particulièrement de spécialiste du Concile Vatican II, à les situer dans l'histoire de la tradition vivante, entre passé et avenir.

Il fait bon retrouver sa clarté d'écriture et de pensée : elle aidera beaucoup de lecteurs, beaucoup de groupes de réflexion et de formation, à avancer dans une foi "inventive, au cœur même d'un parcours parfois chaotique".

Ce livre très pédagogique n'exige pas une lecture continue du début jusqu'à la fin. On peut commencer par tel ou tel chapitre en fonction du thème choisi. Deux questions, au terme de chaque chapitre, invitent à "mettre en

commun nos interrogations et nos recherches dans notre quête balbutiante de Dieu".

Gérard Bessière

Réfléchir à l'éthique

PIERRE GIRE
L'éthique à l'épreuve de la vie. Problématiques d'éthique fondamentale.
Cerf, 2010, 392 p., 34 €

Professeur chargé de la recherche à l'Université Catholique de Lyon et au Centre Interdisciplinaire d'Éthique, P. Gire réunit ici ses solides travaux sur les "problématiques d'éthique fondamentale". L'ouvrage porte le sous-titre : *"Christianisme, éthique, philosophie"*. Il s'agit effectivement d'explorer les exigences de l'éthique dans la complexité des situations contemporaines, à la lumière de la raison (philosophie) et de la foi chrétienne.

L'auteur procède en trois moments. D'abord *"les enracinements métaphysiques, anthropologiques et spirituels"* de l'éthique. Il examine "la loi naturelle : entre immanence et transcendance". Il situe "l'éthique aujourd'hui" en son double pôle, subjectif et objectif : la conscience et la loi. Puis, *"l'essai de construction de quelques aspects du rapport complexe entre la réflexion éthique et la réalité de la vie sociale"* : la dignité humaine, le sens du bien commun à (re)penser, l'effet de la mondialisation qui interroge la façon de poser les problèmes, les pouvoirs sur la vie... Enfin, *"quelques questions vives perçues par tout sujet en humanité dans son existence mise à l'épreuve au sein de la société contemporaine"* : le nouveau rapport au corps, la confrontation au mal, à la douleur et à la souffrance, l'euthanasie, le suicide, la violence, la justice et le pardon (chrétien) et la miséricorde, le temps comme épreuve ou habitation...

Au terme, P. Gire souligne le triple horizon éthique à la lumière de la foi chrétienne : *"La foi au Christ demeurera toujours un appel irréductible à la veille, pour le Seigneur, pour l'homme, et pour le monde"*. Bien sûr, ce livre, si riche de culture biblique et philosophique (d'Aristote à Ricœur et Stanislas Breton...) se prête à un véritable travail d'étude, et suppose une réelle attention, mais l'effort consenti sera certainement marquant pour tout lecteur. Dans un style dense et soigné, l'ouvrage apporte non seulement un contenu de pensée, mais aussi une méthode de réflexion dans le domaine, si urgent aujourd'hui, de l'éthique.

Pierre Fournier

Pour le "lecteur-pèlerin"

CHRISTINE PELLISTRANDI, HENRY DE VILLEFRANCHE
La Bible.
Eyrolles pratique, 2010, 190 p., 10 €.

Aborder la Bible n'est pas chose facile. Il y faut, au préalable, un certain mode d'emploi. C'est très précisément ce que nous apporte ce livre à la fois simple, facile à lire et attirant. Il se divise en trois parties : Ouvrir la Bible, Lire les textes, Lire la Bible aujourd'hui.

Le lecteur est dénommé "lecteur-pèlerin". L'expression est heureuse, car il s'agit bien là d'un voyage. De la création aux premiers temps de l'Église les étapes sont fortement indiquées et expliquées : textes bibliques imprimés sur fond bleu, commentaires sur fond blanc, ce qui facilite la lecture. Il fallait faire des choix et ceux-ci sont judicieux : de Caïn et Abel, à la Passion et aux premiers temps de l'Église, en passant par Noé, Moïse et l'Exode, les psaumes et les prophètes, le lecteur peut s'immerger dans la Révélation, en mesurer la durée et saisir le mystère de l'inlassable accompagnement de l'homme par Dieu.

Quelques citations de Pères de l'Église montrent comment le Dieu d'Israël, puis le Christ s'adressent à la fois aux contemporains et à l'humanité tout entière, cela permet de mieux comprendre pourquoi et comment la Bible s'adresse à nous aujourd'hui (3e partie).

Ce livre qu'on ne referme pas, mais que l'on peut reprendre à telle ou telle page, selon notre désir, fait de nous des "pèlerins d'Emmaüs", ces disciples à qui le Christ ressuscité explique les Écritures, et ceci "sur la route" qui est aussi la nôtre ; de même que nous sommes ce fonctionnaire qui, sur la route encore, demande au diacre Philippe de lui expliquer Isaïe (Ac 8).

Voilà donc un livre à garder à portée de main dans notre bibliothèque. Un guide de voyage est toujours utile, ce voyage soit-il spirituel !

M.-T. D.

Colloque national à Notre-Dame du Laus (05)
les 8, 9, 10 septembre 2011

"Les évêques de France au XXe siècle, [...]"
faisant suite à la publication du
Dictionnaire des évêques de France au XXe siècle (Cerf 2010)

Voir notre site pour plus de détails

À propos du Street Art

Un film

Faites le mur

de Bansky

Documentaire sur le *Street Art* dans le monde des graffeurs, il est sorti en France le 15 décembre 2010[1]. La plupart des acteurs principaux jouent leur propre rôle, y compris Bansky. Il a été présenté à Berlin (janvier 2010) et au festival de Deauville (le 16 décembre 2010).

Mais qui est Bansky, le réalisateur ? Graffeur lui-même, reconnu sur le plan international, mais finalement inconnu, car il n'a jamais voulu montrer son visage ni dévoiler son identité. Ainsi, dans son film, il apparaît toujours masqué (voir l'affiche) et la voix déformée.

Ce documentaire, considéré comme un canular avant d'être présenté à divers festivals, a été très favorablement accueilli et actuellement on parle même de le proposer aux prochains Oscars.

De façon acide, humoristique à la manière d'un Borat[2], Bansky nous dépeint le monde des graffitis urbains, mais aussi le monde des expositions où l'on peut présenter et vendre tout et n'importe quoi. Alors est-ce une critique de l'art contemporain en forme d'une sorte de pamphlet assez subversif et quelque peu outrancier ?

Documentaire fort intéressant quand il s'agit de nous faire découvrir l'art de Bansky, mais rendu par moment assez confus par l'importance donnée à l'un des personnages principaux qui est ce Français, joué par Thierry Getta, qui, de photographe des rues, se transforme en organisateur, laissant la caméra à son ami Bansky, finalement !

Film controversé... Bansky a peut-être atteint son objectif, attirer notre attention sur toutes les ambiguïtés du monde de l'art...

Á voir et à discuter.

Francis Filippi

1/ Le 16, sortie de *Guerre et spray,* de Bansky, (éd. Alternatives), sur son œuvre.
2/ Personnage principal du film *Borat*

Une exposition au MAM de Paris

Jean-Michel Basquiat

Qui est Jean-Michel Basquiat ? Il est né à New-York en 1960, d'un père haïtien et d'une mère d'origine portoricaine. En 1977 il devient graffeur et les murs de Manhattan se couvrent de ses œuvres. En 1980, sa rencontre avec Andy Warhol va orienter son art. De graffeur il va devenir peintre et sa peinture va commencer à être exposée. C'est la gloire. Mais la mort d'Andy Warhol en 1987 va le bouleverser, et la drogue, à la suite d'une overdose, va l'emporter en 1988, à New York.

Toute sa peinture est inspirée de scènes de la rue. Mais il est obsédé par la mort ; ses personnages sont squelettiques, ses têtes peuvent rappeler certains masques africains tout en conservant son style "graffiti". Couleurs violentes, dessins agressifs, une certaine rage l'animait. Pourtant une forme de poésie peut se dégager de son œuvre.

Tout cela, on a pu le découvrir au Musée d'Art Moderne (MAM) de la Ville de Paris, l'exposition s'étant terminée fin janvier 2011. Le premier contact avec J.-M. Basquiat peut surprendre. Est-ce de l'art ? Est-ce beau ? Mauvaises formulations, je préfèrerais "Avez-vous aimé ?". Souvenez-vous comment les impressionnistes ont été accueillis et regardez aujourd'hui le triomphe qu'a rencontré l'exposition Monet à Paris.

J.-M. Basquiat aura connu le succès de son vivant, mais il aura traversé notre époque comme un météore... Un Picasso, un de ses maîtres, lui, a eu le temps de montrer plusieurs facettes de son talent, pourquoi pas de son génie. Mais peu importe, nous ne pouvons plus porter, maintenant, le même regard sur les graffitis urbains.

F. F.

Exposition au Musée du quai Branly, "La fabrique des images"

Il se tient actuellement, à Paris, une nouvelle exposition anthropologique, sous la direction de Philippe Descola*, *La Fabrique des images*.

P. Descola nous propose quatre façons de voir, de comprendre ce qui nous entoure. D'où quatre parties, accompagnées d'œuvres diverses, de tous pays et de toutes époques pour les illustrer : *l'animisme, le naturalisme, le totémisme, l'analogisme.*

Animisme

Malgré des espèces différentes, les animaux et les plantes sont considérés comme nous, au motif que le monde non-humain possède aussi une intériorité, une âme.

Par exemple, en Amérique du Nord, on est en présence de masques d'esprits d'animaux ayant un visage humain mais un corps d'espèce animale. Un autre type de masque est tel qu'une moitié rappelle une tête d'animal et l'autre moitié une tête humaine. Les deux sont indissociables.

Naturalisme

En Occident, en revanche, l'homme est le seul à avoir un esprit tout en appartenant à la nature, nature qui est essentielle. Ce que l'on va retrouver dans la peinture dès le XVe siècle et, plus tard, dans la peinture hollandaise. On parlera de la "peinture de l'âme" (portrait) pendant qu'on l'associe à la nature, représentée très fidèlement.

Totémisme

Cette fois-ci nous allons être chez les Aborigènes en Australie. Des hommes, des plantes, des animaux vont se retrouver dans un même groupe, ayant une même origine non une même essence. Ils seront alors désignés par un totem. Mais tous ces groupes constituant le monde sont différents ! Dans les images ces totems seront appelés des "êtres de rêves". Deux styles principaux : la représentation du totem ou celle de son action et des conséquences. Ces deux styles peuvent d'ailleurs être combinés.

Analogisme

Enfin, autre hypothèse, tous les êtres, pris individuellement, sont considérés comme des entités différentes. D'où l'utilisation de méthodes analogiques pour pouvoir mettre de l'ordre dans cette multitude. Une figure de référence est celle de la "chimère"

.

Ultime section

Pour clore, on attire l'attention sur le fait que "ressemblance" ne veut pas forcément dire des représentations "semblables".

Pour avoir plus de détails sur la pensée de P. Descola, je vous recommande d'aller sur le site de la revue *La Recherche :*

http://larecherche.fr

F. F.

*P. Descola est professeur au Collège de France et directeur d'études à l'EHESS (École des Hautes Études en Sciences Sociales).

Musique

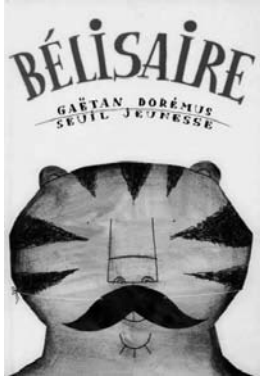
JEAN-PHILIPPE RAMEAU :
Suites de pièces de clavecin en la et en sol.
JEAN-SÉBASTIEN.BACH :
Les concertos italiens.
FRANÇOIS COUPERIN :
Tic Toc Choc et autres pièces de Clavecin.
Alexandre Tharaud au piano
Harmonia Mundi coffret de 3 CD - HMX 2908379.81

"*Enregistrer au piano, et non au clavecin, Rameau, Bach et Couperin, c'est un crime de lèse-baroqueux*", et pourtant le jeune pianiste Alexandre Tharaud a su franchir les frontières emprisonnant trop souvent ces grands noms du clavecin dans une forme et un style qui ne pouvaient être que baroqueux... Le résultat est là, superbe de vérité sonore, de couleurs chatoyantes et de grâces indicibles : on redécouvre sous les doigts du pianiste, qui joue sur un piano Steinway, ces pièces emblématiques qui reprennent alors tout leur espace. Ce seront les deux *Suites* de Rameau en la et en sol *"dont les pianistes n'osaient plus jouer ce répertoire de clavecin !"*. Alexandre Tharaud les cisèle sur son piano moderne dans leur moindre contour poétique et nous offre en complément un *Hommage à Rameau* de Claude Debussy. Ce seront les *Concertos italiens* de Jean-Sébastien Bach revivifiés dans tous leurs contrastes entre mouvements lents et mouvements virtuoses, souvent plus proches de Scarlatti... et on sait que Bach s'est plu à transcrire à l'orgue ou au clavecin des concertos de Vivaldi, de Torelli ou de Marcello. Cette séquence se conclut par une forme de méditation avec l'andante du *Concerto en si mineur* (BWV 979). C'est enfin le rendez-vous avec François Couperin et son truculent *Tic Toc Choc* et quelques-unes des pièces les plus précieuses dans le genre pianistique, qui se concluent par *La Pothouïn* de Jacques Duphly extrait du quatrième Livre de *Pièces pour clavecin*. Un parcours idéal et des plus heureux, qui libère le potentiel moderne d'œuvres anciennes sur un piano Steinway, que le jeune pianiste sait faire chanter avec grand bonheur...

Claude Ollivier

Le coin des albums de jeunesse

Être soi-même



Bélisaire

Gaëtan Doremus, Seuil, 2001, 9€95

Bélisaire est le boulanger très apprécié d'un petit village. Les enfants l'adorent et il anime très souvent des soirées amusantes. Il travaille là depuis si longtemps que tout le monde a oublié que c'est un tigre... jusqu'au jour où il organise un spectacle auquel il vient nu. Sans ses vêtements, Bélisaire paraît bien moins humain, et les villageois s'inquiètent des penchants secrets de cet animal sauvage. La peur les amène même à le mettre en cage. Heureusement que les enfants vont agir en sa faveur !

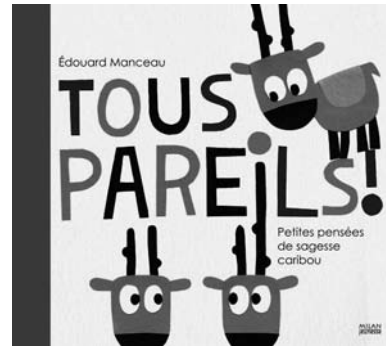
L'habit ferait-il réellement le moine ? C'est la question sous-jacente à cet album. Si Bélisaire avait gardé une tenue humaine, nul ne l'aurait craint. Mais Bélisaire est un tigre, et affirmer sa "tigritude" constitue un acte courageux. Ce livre de jeunesse permet d'aborder très naturellement la question des conventions sociales et de la difficulté de sortir du moule pour affirmer sa propre personnalité. Et il est très rafraîchissant de voir les enfants prendre le parti de la différence sans aucun a priori.

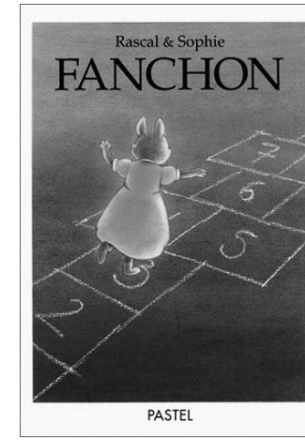
Tous pareils ! Petites pensées de sagesse caribo

Édouard Manceau, Milan jeunesse 2008, 12€

Pas d'histoire dans cet album pour les plus petits. Seulement des maximes qui se suivent avec humour et tendresse. À chaque page, on retrouve de drôles de caribous en papiers de couleurs, dans une situation concrète. Les enfants y reconnaissent leur quotidien et leurs émotions : timidité, agressivité, différence, peur de l'autre, moqueries, désir de pouvoir... Quelques traits un peu différents, quelques couleurs un peu plus marquées, et le tour est joué !

Bien qu'il ne s'agisse pas d'un traité de philosophie, ce livre aborde des questions essentielles pour les enfants lorsqu'ils commencent à découvrir les subtilités de la vie collective et les préjugés portés sur les "originaux", sur ceux qui ne sont "pas comme nous". L'enfant apprend que notre culture est celle de l'image, où chacun cultive une différence qui ne l'empêche pas d'être dans la norme, afin d'être accepté par son groupe. Avec une morale édifiante :*"Quand on enlève nos masques, nos costumes, nos chapeaux et nos plumes... on est tous pareils !"*





Fanchon

Rascal et Sophie, édition Pastel de l'École des Loisirs, 1997, actuellement en rupture de stock

Fanchon est une petite fille qui ne parvient pas à être elle-même : depuis toujours, elle se conforme à ce qu'on attend d'elle, donnant d'elle l'image d'une enfant sage, sans émotion, lisse comme une pomme. Mais au fond d'elle brûle l'envie de se montrer telle qu'elle est, d'enfin ôter son masque tant qu'il en est encore temps, avant de s'être définitivement perdue...

Cet album combine des illustrations superbes, très percutantes, et un texte poétique réduit à l'essentiel. Quelques mots suffisent à dire la souffrance d'une enfant emprisonnée dans le regard de la société. Malgré l'importance du sujet abordé et la beauté de l'album, il reste difficilement accessible. Les enfants auront besoin de l'aide d'un adulte pour comprendre la problématique sous-jacente à l'histoire dramatique de Fanchon. Mais il ne faut pas pour autant renoncer !

Marie Becker

Solidarités

Dans le monde difficile où nous vivons les appels à la solidarité ne manquent pas. CdEP répond à sa manière, en signant un appel pour les chrétiens d'Irak, en réfléchissant avec le CCFD à ce que représentent cinquante ans de lutte contre la faim et pour le développement.

CdEP vous invite aussi à des rencontres où ce thème sera plus ou moins présent : solidarité européenne à Varsovie avec le SIESC, solidarité avec le monde à Orsay, au mois d'août.

L'Église et l'École nous préoccupent toujours autant, comme cela apparaît dans le thème choisi pour la rencontre d'Angers, les 2 et 3 avril prochains.

Une session 2010 : Nantes-Rezé

La session des retraités s'est déroulée du 15 au 23 septembre au Centre Spirituel Diocésain "Les Naudières" de Rezé (44), où elle a réuni 40 personnes. Elle avait pour thème :

Sauvons la Planète.

L'organisation de la rencontre nous a été grandement facilitée par l'aide efficace que nous a apportée localement une ancienne adhérente de la Paroisse Universitaire, Mme Renée Pichard, en nous faisant bénéficier de ses relations dans le milieu universitaire et écologiste de la ville de Nantes. Nous lui exprimons toute notre reconnaissance.

La semaine a été animée, au plan religieux, par le Père Jean Duval, lequel a consacré tous les matins une demi-heure de réflexion sur les textes de la célébration dominicale, en plus d'une intervention particulièrement appréciée sur *Écologie, choix pour le chrétien*. Tour à tour, six autres conférenciers sont venus nous parler d'*écologie et transports, de l'évolution des positions de l'Église vis à vis de l'écologie, des énergies renouvelables, de la protection du littoral, de la protection de l'Erdre, de la législation concernant l'aménagement, l'urbanisme, l'environnement, etc.*

Le temps particulièrement clément nous a permis de découvrir une partie du pays de Retz, de visiter la ville de Nantes et le vignoble nantais, enfin, de faire une mini-croisière sur l'Erdre.

Malgré quelques petits contretemps, l'ensemble des participants s'est révélé satisfait et souhaite que, l'an prochain, une rencontre de retraités nous réunisse à nouveau.

André et Marie-Michelle Poisson

Rencontre nationale à Angers

2 - 3 avril 2011

Être minoritaires :

Chrétiens minoritaires dans la société d'aujourd'hui, enseignants chrétiens minoritaires dans l'école : handicap ou chance ?

Samedi 2 avril

Conférence de **Jean-Pierre Denis** sur le statut de minorité en Europe.
Débats, ateliers, célébration eucharistique.

Dimanche 3 avril

Assemblée Générale.
Détente et tourisme. Tapisserie de l'Apocalypse...

Réservez votre week-end et inscrivez-vous ! Les cotisants recevront un bulletin d'inscription à la mi-mars, les autres peuvent s'adresser directement au secrétariat.

Soutenir les chrétiens d'Orient ?

"Le bureau de CdEP réuni le 27novembre 2010 à Paris a mandaté sa présidente pour signer l'appel de La Vie en faveur des chrétiens d'Irak. Cette pétition réunit à la fois des croyants de religions différentes et des incroyants dans la défense de la liberté religieuse. Le respect de celle-ci est un des enjeux fondamentaux de l'éducation de nos élèves."

Attentat islamiste fin octobre 2010 dans la cathédrale syrienne catholique de Bagdad : 55 morts et 65 blessés. L'émotion est à son comble, en particulier dans les milieux catholiques français, qui expriment un soutien unanime. Devant l'horreur de ces actes, le communiqué du Bureau de CdEP rappelé ci-dessus peut paraître bien modeste. Pourtant, il a été le fruit d'une réflexion et d'une discussion sérieuses.

Devions-nous réagir ?

Ce n'était pas évident, pour plusieurs raisons. Raisons pratiques d'abord : nous ne sommes plus un grand mouvement dont les réactions seraient attendues et scrutées, mais une "quantité médiatique négligeable" ; à ce titre, un communiqué de notre part n'a qu'une faible chance de trouver un accueil dans la presse. Et cela d'autant plus que des événements de ce genre produisent un déferlement médiatique au sein duquel nous n'aurions guère de chance de nous faire entendre. Restent nos modestes "médias", notre site d'abord, mais aussi *CdEP Info* ou *Lignes de crêtes*, pour donner un certain écho à notre réflexion, et c'est le moyen que nous avons utilisé dans l'immédiat pour faire au moins savoir à nos collègues que ces attentats ne nous laissaient pas indifférents. Et pour avoir une plus grande chance d'être entendus, nous avons décidé de nous joindre à une initiative prise par d'autres plus "visibles", celle de la pétition de *La Vie*.

Avions-nous vocation à parler ?

Mais une autre question se posait aussi : au-delà de l'émotion bien naturelle provoquée par de tels drames, avions-nous vocation à parler, nous autres enseignants chrétiens de l'école publique française ? Devons-nous prendre position chaque fois que l'actualité nous sollicite ? La réponse serait plutôt négative, si ce n'était pour faire un lien avec notre responsabilité d'éducateurs à la non-violence, au respect mutuel et à la liberté de conscience et de religion. Et c'est la raison qui nous a décidés à nous exprimer. C'est sous cet angle que la violence commise interroge directement notre rôle et notre mission quotidienne ; d'où la phrase qui conclut notre communiqué, et qui à notre avis fonde notre légitimité à parler dans de telles circonstances.

Avec qui parler ?

Une fois d'accord sur la nécessité de nous faire entendre, restait à savoir de quelle manière. Là encore, la méfiance était grande parmi nous devant le risque de nous laisser entraîner dans une espèce de "coalition des chrétiens contre les musulmans", alors que seuls étaient visés des extrémistes dont la majorité des musulmans, dans notre pays en tout cas, rejettent clairement l'action et les théories. Et plus encore, nous tenions à éviter le piège du "choc des civilisations" que certains occidentaux appellent de leurs vœux. C'est la deuxième raison qui nous a fait choisir la pétition de *La Vie* : nous avons été favorablement impressionnés par le fait qu'elle avait été signée, dès le départ, par des musulmans en vue, mais aussi par des agnostiques et des humanistes de toutes tendances. Et qu'ainsi elle ne nous entraînait pas dans une coalition, si ce n'est celle de l'humanité contre la folie meurtrière.

C'est donc tout naturellement que nous avons été amenés à mettre en avant la défense de la liberté religieuse, c'est-à-dire de toutes les religions et du droit de les pratiquer ou d'en changer librement. C'est une des valeurs cardinales de la démocratie pour laquelle l'école a un rôle fondamental à jouer en enseignant l'histoire des cultures et des religions... Éduquer à la liberté de conscience et à la liberté religieuse ne va pas de soi. Notre Église, comme en témoigne *Nostra aetate*, le document du Concile Vatican II consacré à la liberté religieuse, ouvre des pistes au respect mutuel.

Il fallait "faire bref", et rédiger quelques phrases qui puissent accompagner la signature de notre présidente à la pétition de *La Vie* ; c'est ce que nous avons fait. Mais il nous paraît maintenant important de clarifier nos raisons, à destination de tous ceux qui connaissent CdEP, et peut-être de les aider dans leur propre réflexion. C'est le but de ce petit texte ; le débat est ouvert, que tous ceux qui le désirent y participent !

Le Bureau de CdEP

Le CCFD-Terre Solidaire fête ses 50 ans

Réunis en décembre 2010, les présidents des Mouvements et Services d'église membres du CCFD, ont rédigé ce texte qui mérite d'être lu et médité par tous ceux qui se sentent concernés par les problèmes de la solidarité dans notre monde.

Travailler à partir de ce texte peut être une façon de s'associer à la célébration des 50 ans du CCFD.

1961, l'Europe savoure la prospérité retrouvée. Elle va découvrir "*l'autre monde*", celui de la faim et de la pauvreté qui entre alors dans l'ère post-coloniale. A l'initiative des évêques de France, des mouvements et services d'Église, en France, vont répondre à l'appel lancé par le directeur de la FAO et le Pape Jean XXIII : quel pari audacieux de réunir ainsi pour une action commune des Mouvements et Services à l'image de notre société : hommes et femmes, jeunes et vieux, actifs et retraités, écoliers, étudiants et jeunes ouvriers...

Depuis 50 ans, *le Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement-Terre solidaire* œuvre avec ses partenaires dans un monde aujourd'hui marqué par une mondialisation où les plus fragiles sont écrasés, par des replis identitaires qui rejettent l'autre, par la multiplication des phénomènes migratoires qui jettent sur les routes du monde les plus démunis, par une dictature du profit maximal qui nie la réalité de la personne humaine et est source d'inégalités et d'injustices, par des crises en tous genres qui menacent toujours les plus faibles. En croyant que les mentalités peuvent changer, en découvrant l'espérance même là où il y a souffrance et échec, nous, mouvements et services d'Eglise, avec le CCFD-Terre solidaire, nous acceptons de bouger ici et là-bas pour être plus solidaires de nos frères, où qu'ils soient dans le monde.

Pour nous, cet engagement repose sur de fortes convictions, nourries de la Bonne Nouvelle :

Notre foi en l'homme puise sa source en Jésus-Christ qui nous invite à nous aimer les uns les autres, à œuvrer pour plus de justice et à vivre intensément pour une terre solidaire. L'impératif de solidarité active est un défi pour tout homme de bonne volonté et nous aide à grandir dans notre vie de foi. La solidarité internationale nous constitue frères en Christ dans une famille humaine unique.

Nos convictions sont ancrées dans l'Évangile, dont la pensée sociale de l'Église porte le dynamisme. Nous sommes heureux de prendre à notre compte cette réflexion élaborée au cours des décennies, à l'écoute du monde et au service du développement de chacun et tout spécialement des plus pauvres. Nous sommes les gérants et les acteurs d'un monde qui nous a été confié par Dieu, nous en sommes tous responsables, notre a priori de confiance en l'humain est immense. La vie a du prix : la raconter, l'écouter, la confronter, la relire est un chemin vers plus d'humanité. Par nos engagements apostoliques en pleine pâte humaine, au cœur de notre société, nous rendons compte de l'espérance qui habite l'Église et nous témoignons de l'avenir que Dieu ouvre à notre monde.

Notre engagement à défendre la dignité humaine partout dans le monde nous conduit envers et contre tout à la recherche de la Justice et de la Vérité, à défendre, soutenir, accompagner tous ceux qui sont au service du plus petit, du plus démuni d'ici ou d'ailleurs, à rechercher les causes des problèmes mondiaux actuels, à rejoindre toutes celles et tous ceux qui travaillent à relever tous les défis de notre monde d'aujourd'hui et de demain. "*Le synode a rappelé que s'engager pour la justice et la transformation du monde est une exigence constitutive de l'Evangélisation*" (exhortation apostolique post-synodale – Benoît XVI). Cette quête incessante de justice pousse les mouvements et services à un engagement actif et durable.

Appelés à travailler au service de l'Humanité et de la Création, dans une recherche d'harmonie entre l'homme et sa planète, dans nos rapports avec nos partenaires, nous rencontrons Dieu à l'œuvre. En vivant de manière collégiale la mission du CCFD-Terre solidaire, nous découvrons une manière de faire Église dans une saine diversité et une complémentarité courageuse. Voici notre conviction commune : un autre monde est possible Et cet autre monde possible se construit jour après jour par la mise en œuvre de la charité, en partenariat avec tous les hommes de bonne volonté.

Déclaration des Mouvements et Services d'Église
membres du CCFD-Terre solidaire

Sessions d'été 2011

SIESC

Varsovie
23 - 28/29 juillet

Vivre ensemble avec les séquelles du passé :

Le rôle des enseignants, surtout des enseignants chrétiens, dans la purification de la mémoire récente.

Voir site http://siesc.eu/fr/index.php ou s'adresser au secrétariat

Date limite des inscriptions : 25 mai 2011

ORSAY

Deux rencontres qui se chevauchent

22 - 26 août

L'école dans le monde, le monde dans nos classes

Rencontres, conférences, visites.

25 - 27 août

CdEP, Rencontre des "responsables"

Vie de l'association, préparation des thèmes de la revue.

S'adresser au secrétariat

Ristolas

Dimanche 17 Juillet – Dimanche 31 Juillet

Pourquoi aller à l'église ? L'eucharistie un drame en trois actes.
Réflexion à partir du livre de Timothy Radcliffe

La session sera animée par **Louis Goy** , prêtre du diocèse de Belley Ars.

Fonctionnement : alternance de jours de réflexion et de randonnée

Contact - M. et M. Grancher : 04 74 70 92 39

La Fédération Protestante de l'Enseignement

12 - 17 juillet, en Alsace, à Lorentzen

Éducation à l'environnement : à l'école du paysage

Contact : J.-L. Gindensperger : 03 89 75 53 51

Session franco-allemande

28 juillet - 6 août
à Drübeck, près de Göttingen

Quelles valeurs de notre culture occidentale aimerions-nous transmettre aux générations futures ?

Contact - A. et M. Bailleul : 01 69 07 73 50

Retraite de septembre

Mercredi 14 - dimanche 18 septembre

Abbaye cistercienne Notre-Dame de Timadeuc (Morbihan)
Intervenant **: Père Dominique Salin sj.**

"Lâcher prise", l'abandon à la lumière de la tradition spirituelle.

Contact - Simone Bailly : 06 84 87 03 90

Le Laus

22 - 29 août

Deux journées spirituelles :
Dans les évangiles, les appels radicaux du Christ ?

Intervenant : **Père Pierre Fournier**

Contact - Francis Filippi : 01 43 70 41 22

Tête de Wissembourg

Amie des images, la religion chrétienne est aussi la religion des visages : des personnes humaines créées à l'image et à la ressemblance de Dieu. Or, le visage est bien ce qui, du corps humain, manifeste le mieux le mystère de cet enracinement de l'humain dans la transcendance. D'où aussi la place du visage dans l'art d'inspiration chrétienne.

Le Musée de l'Œuvre Notre-Dame de Strasbourg, à deux pas de la cathédrale, conserve un petit vitrail circulaire (environ 23 cm de diamètre) qui passe pour être l'un des plus anciens vitraux historiés - il date de la fin du XIe siècle, et figure souvent en tête des livres consacrés à l'histoire du vitrail. Sans doute faut-il néanmoins en rabattre, quelque amour que l'on porte à l'Alsace, car "la vitrerie de couleur s'est répandue dans nos pays au VIe siècle, et les vitraux historiés au IXe siècle" ; et bien que le vitrail soit "l'art des pays sans soleil", comme aimait à le croire Émile Mâle, son développement en Occident doit beaucoup à celui de l'industrie du verre et du vitrail décoratif en Orient.

Ce vitrail a été découvert à la fin du siècle dernier dans le grenier de l'église abbatiale de Wissembourg (Bas-Rhin). Il n'a guère d'équivalents dans la production contemporaine de verrières d'églises, ni dans celle des décennies qui précèdent ou suivent les années 1100. Comme l'ont montré de récentes études érudites, on a pu cependant la rapprocher de quelques vitraux, en particulier des fragments provenant de l'abbaye rhénane de Lorsch, près de Heidelberg, formant une tête d'environ 30 cm de hauteur, conservée au musée de Darmstadt, dont un savant allemand a prouvé qu'elle ne pouvait être antérieure à 1090, et des figures de prophètes de la cathédrale d'Augsbourg (vers 1120-1130). Le vitrail a connu plusieurs restaurations, dont celle de Max Ingrand en 1952. La technique de peinture employée, avec ses appliques successives, correspond à celle décrite vers 1100 par le prêtre Théophile dans son traité de la peinture (Schedula diversarum artium), notamment au deuxième de ses trois livres, consacré à la peinture sur verre (De arte vitriaria, en 31 chapitres).

Que représente ce vitrail ? Un visage de Christ ? N'allons pas trop vite. L'on voit une face humaine, une "tête masculine" en l'occurrence, bordée d'une chevelure en bourrelet disposée de manière rigoureusement frontale, toute extravertie, aux grands yeux à pupilles sombres, à la longue arrête nasale et dont le regard semble fixer le spectateur les yeux dans les yeux. Ce type de visage stylisé aux yeux grand ouverts a hérité d'une histoire pluriséculaire complexe, peuplée de portraits funéraires puis d'icônes, et s'inscrit depuis lors dans une abondante série de Christ aux yeux ouverts, nourrie des apports cumulés de plusieurs types iconographiques distincts, parmi lesquels le Pantocrator, la Véronique, le Voile d'Abgar, le Mandylion, la Sainte Face, la Maiestas domini et le Salvator mundi. L'échange des regards auquel convient de telles œuvres pétries d'attention et de silence donne à penser.

On se plaît, notamment dans les milieux chrétiens, à interpréter ce vitrail comme une tête de Christ. Louis Grodecki faisait pourtant remarquer que rien, en dehors de la frontalité, de la grandeur et de la majesté qui s'en dégagent, ne permet

Tête d'homme dite « Christ de Wissembourg »
Musée de l'œuvre Notre Dame de Strasbourg
Photo Musées de Strasbourg (avec l'aimable autorisation du musée)

d'attribuer objectivement ce visage au Christ. Le débat reste ouvert. Rien n'oblige en ce sens, mais rien n'interdit de penser qu'il pourrait s'agir d'un fragment de figure du Christ en majesté, en buste voire en pied, debout ou siégeant. La question déborde d'ailleurs la pure histoire des historiens. Quand bien même l'interprétation christique de cette tête serait compromise du point de vue scientifique par une certaine précipitation d'origine confessionnelle, celle-ci signalerait un fait de "réception ecclésiale" encore digne de considération. Que les croyants se déclarent prêts à y voir une tête de Christ, en effet, n'est pas insignifiant. Cette appropriation spontanée s'explique probablement par le sentiment de parenté que le vitrail de Strasbourg éveille, qui le rapproche de la tradition du visage du Christ, elle-même dépendante de la longue histoire du regard dans l'art.

François Bœspflug

R. Becksmann, Deutsche Glasmalerei des Mittelalters. Voraussetzungen, Entwicklungen, Zusammenhänge, Berlin, 1995 ; Id., "Vor- und frühromanische Glasmalerei in Deutschland. Quellen - Funde - Hypothesen", Zeitschrift des deutschen Vereins für Kunstwissenschaft, 52-53, 1998-1999, p. 197-212, sp. p. 206-211 (avec bibliographie) ; Cl. Lautier, "Tête masculine", dans La France Romane, au temps des premiers Capétiens (987-1152), cat. d'expo, Paris, musée du Louvre, mars-juin 2005, p. 35 et cat. n° 58 ; D. Borlée, "Fragments de vitraux de l'ancienne abbatiale de Wissembourg : éléments retrouvés d'un ensemble disparu", La Revue des musées de France. Revue du Louvre, 1, février 2007, p. 28-40.

Enveloppe de carême
CCFD-Terre Solidaire
jetée dans la revue

Comité de Rédaction :
Suzanne Cahen
Pierre Darnaud
Francis Filippi
Chantal Guilbaud
Monique Judenne
Philippe Leroux
Agnès Martinez
Anne-Marie Marty
Mireille Nicault
Cathy Réalini
Marie-Inès Silicani
Isabelle Tellier
Marie-Françoise Tinel

Collaborateurs :
François Bœspflug (iconographie)
Georges Million, Alain Crépin, Piem et Dominique Thibaudeau (dessins)
Claude Ollivier (discographie)
Christine Paoletti et Françoise Pontuer (secrétariat)
Andrée Fabre, René Kupperschmitt, Annick Lemonnier, Nicole Moine, Claude Wiéner (relecture)

Chrétiens dans l'Enseignement Public - 170 Boulevard du Montparnasse 75014 Paris
Tél. : 01 43 35 28 50 - site électronique : http://www.cdep-asso.org/